DISCOURS DE LA CONNOISSANCE DES BESTES.

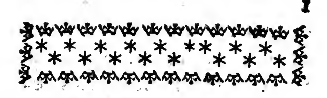
Par le P. IGNACE GASTON PARDIES, *de la Compagnie de* JESUS.

SECONDE ÉDITION.



À PARIS,
Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY, Imprimeur du Roy, ruë Saint Jacques, aux Cicognes.

M. DC. LXXVIII.



DISCOURS DE LA CONNOISSANCE DES BESTES.

LA contrarieté des sentimens dans les choses qui paroissent les plus évidentes, est sans doute une marque des plus visibles de la foiblesse des hommes, & tout à la fois de la force de leur esprit. Ce ne sont pas seulement quelques particuliers, qui se laissant empor-

I. Qu'il s'est toûjours trouvé des Philosophes qui ont eû des sentimens fort extraordinaires.

ter par leur imagination, ont dit des choſes extraordinaires & ſurprenantes. Les ſectes entiéres des Philoſophes ont eſté diviſées ſur des ſujets les plus clairs : & quoique de toutes parts il y ait eû de tres-grands hommes, ils ont eû des opinions autant éloignées les unes des autres, qu'elles le ſont toutes de ce que le ſens commun ſemble nous avoir appris. Il ne faut pas penſer que ç'ait eſté un jeu des Philoſophes, qui ayent voulu faire paroiſtre de l'eſprit à ſouſtenir des choſes qu'ils voyoient bien eux meſmes eſtre contraires à la verité. C'eſt tout de bon qu'ils ont

crû ce qu'ils disoient ; & nous voyons encore aujourd'huy, que l'on se fait une cruelle guerre ; & que les uns traittent d'extravagant & de ridicule, ce que les autres estiment tres-conforme au bon sens & à la raison. Il y a sans doute de leur part bien de l'esprit, d'avoir pû trouver des raisons pour soûtenir des opinions si surprenantes ; mais il faut avoüer aussi qu'il y a bien de la foiblesse de nostre part, lors que les considerant avec un esprit libre & desinteressé, nous avons de la peine à découvrir qui se trompe ; & c'est assûrément le peu de lumiére de nostre esprit, qui

ne nous permet pas de voir la verité où elle est, & qui nous la faisant voir de tous costez où elle ne peut estre, nous fait juger qu'elle n'est nulle part, par la raison que nous la croyons voir par tout.

II. *Il y en a eû qui doutoient de tout, & d'autres qui ne doutoient de rien.*

Il y en a qui ont dit que nous ne sçavions rien, & que le sage devoit douter de tout. D'autres au contraire ont assûré que nous sçavions tout, & que le sage ne devoit douter de rien. Peut-on imaginer des sentimens plus opposez entre eux, & tout ensemble plus contraires à nostre propre experience? Et cependant les Académiciens & les Stoïciens en ont fait le capital de leurs

sectes : & ils ont apporté de part & d'autre des preuves si belles, & si vray-semblables, qu'il y a de la peine quand on les a oüis à les condamner, & mesme à ne point juger qu'ils ont raison.

D'autre ont dit qu'on n' prend ri de nouv

D'autres survenant là-dessus, & accordant aux uns que nous avons quelques connoissances certaines & inébranlables ; & aux autres, que nous en avons de douteuses & de chancelantes, soustiennent néanmoins que nous n'apprenons rien de nouveau ; que la science n'est qu'une Reminiscence ; & que dans le travail continüel de nostre étude, nous ne III

faiſons que nous rafraiſchir la memoire des choſes que nous ſçavions dés le premier moment de noſtre naiſſance. Et ce ſentiment, tout extraordinaire qu'il eſt, n'a pas laiſſé de plaire à bien des gens, & de trouver créance dans l'eſprit du grand Saint Auguſtin, qui en rapporte les raiſons, comme s'il en eſtoit pleinement convaincu.

IV. *Quelques-uns penſent que la Terre eſt meüë.*

Quelques-uns ſont venu nous inquiéter dans noſtre repos; & au lieu que nous penſions voir rouler le Soleil & les Etoilles, ils veulent que les Cieux ſoient immobiles; & de cette maſſe de terre qui nous paroiſſoit ſi

Heus tu, noli nos impietatis reos facere, eo pacto quo Ariſtarch. putavit Cleant.

lourde & si inébranlable, ils en font une piroûétte, qui tournant incessamment sur son propre centre, nous emporte avec une rapidité prodigieuse. Ils nous disent que les Planettes sont des Terres, que la Terre est une Planette; & par une espece de sacrilege, pour railler avec un Ancien, en transportant la Terre, *ils ont remüé les Dieux tutelaires de l'Univers,* ausquels on ne devoit jamais toucher : *Ils ont enlevé la Déesse Vesta,* qui ne devoit jamais changer de demeure; & de paisible & *solitaire* qu'elle estoit, ils en ont fait une éveillée & une vagabonde.

Samium violatæ religionis à Græcis debuisse postulari tanquam universi Lare Vestamque loco movisset quod is homo conatus ea quæ in cælo apparent tutari certis ratiocinationibus, posuisset cælum quiescere, Terram per obliquum evolvi circulum, & circa suum versari interim axem. Plutarch. de facie Lunæ, Interpr. Xylandro.

Stat vi Terrâ suâ, vi stando Vesta vocatur. *Ovid Met.*

Μένει μὲν Εστία ἐν

Θεῶν οἴκῳ μονή. Plato in Phæd.

Il feroit à fouhaiter qu'il n'y euft que la Religion des Veftales d'intereffée dans l'entreprife de ces Philofophes : mais ils ne s'arreftent pas là ; & trouvant tout ce Monde trop petit pour y borner leurs conqueftes, ils en cherchent de nouveaux, & ils nous parlent du *Monde de Jupiter*, où ils mettent quatre Lunes. Et ce qui au commencement n'avoit efté propofé par un Aftronome que pour un fonge, a efté pris enfuite tres-ferieufement par d'autres qui ont fait des Livres tous entiers *du Monde dans la Lune*, & on a pris le foin de nous faire une defcription exacte des parti-

V.
Que les Planettes font autant de Terres.

Simon. Marii Mundus Jovialis.

Kepleri Somnium five Aftronomia Lunar.

cularitez de ces nouveaux Mondes, de la durée de leurs jours, de la vicissitude de leurs saisons, & en un mot, de tout ce qu'ils ont de remarquable.

VI. Et qu'il y a plusieurs Mondes.

Mais leur curiosité, ou si j'ose ainsi parler, leur ambition, n'a pas encore esté satisfaite; & comme s'ils avoient déja assujetti à l'empire de leur Philosophie, tous ces mondes qui sont à la portée de nos yeux; ils vont encore chercher d'autres Mondes invisibles à conquerir, & ils nous font entendre qu'au-de-là de tout ce grand Monde Solaire, qui en comprend pour le moins une douzaine de petits, il y a en-

core une infinité d'autres Mondes qui ont tous leur Soleil, leurs Planettes, leurs Cieux, leurs Révolutions, & leurs Mondes particuliers; & tout ceci, qui ſemble d'abord plus tenir de la galanterie d'un faiſeur de Romans, que de la penſée ſerieuſe d'un Philoſophe, a eſté receû avec un applaudiſſement incroyable d'une infinité de perſonnes : on en a donné mille loûanges à l'Auteur ; Ariſtote & tous les Anciens ne ſont rien au prix de lui ; & jamais peut-eſtre Chriſtophe Colomb n'a receû tant de benedictions du peuple, pour avoir découvert les mines de l'Améri-

que, que Monsieur des Cartes en a eû de ses Sectateurs, pour avoir enrichi la nouvelle Physique, par la découverte de tant de tresors inconnus à l'Antiquité.

VII. Sentiment extraordinaire touchant les qualitez sensibles.

Voicy encore quelque chose de plus surprenant. Jusques-icy nos sens avoient esté en possession de juger des choses sensibles; leur jugement estant absolu, personne ne leur contestoit leur jurisdiction: & quand il s'agissoit de couleurs, de sons, de saveurs, & de choses semblables, on s'en rapportoit aux yeux, aux oreilles, & à la langue, & on ne croyoit pas qu'il pust y avoir en cela de la tromperie. Il y a mes-

me des Philoſophes qui ne reconnoiſſent point d'autre regle pour juger infailliblement de la verité, & ils penſent que nous n'avons jamais de plus grande certitude, que lors que tous nos ſens conſpirent à nous repreſenter la meſme choſe. Quoy qu'il en ſoit de cette regle, il eſt certain qu'il n'y a rien de quoy nous fuſſions moins diſpoſez à douter, que des choſes que nous, & tous les hommes avec nous, experimentions par nos ſens, depuis noſtre naiſſance. Ainſi nous n'avions pas le moindre doute, que la lumiére que nous voyons ne fuſt répanduë par le monde, que

e son des paroles que nous entendons ne fust produit dans la bouche de celuy qui parle, & qu'il ne fust porté par l'air, jusqu'à venir frapper nos oreilles. Nous croyions fermement qu'un diamant estoit dur, que la nege étoit blanche, que le feu avoit de la chaleur. Mais on nous veut faire entendre que nous nous trompons en cela; que ce n'est qu'une illusion de nos sens, & que par le préjugé de nostre enfance, nous nous imaginons des couleurs, & des qualitez où elles ne sont point. Qu'en effet, il n'y a point de dureté dans le diamant, point de douceur dans le lait, ni de

pesanteur dans les pierres: Que toutes ces choses sont dans nous-mesmes, & non pas dans les objets; & qu'en un mot, tout ce que la Philosophie vulgaire appelle des *Qualitez sensibles*, ne sont nullement des accidens des corps, mais que ce sont des modes de noistre ame, c'est-à-dire, de veritables pensées, que nous avons à la rencontre des objets qui se presentent à nos sens. Ces Philosophes du commun sont donc bien loin de leur compte, quand ils se mettent tant en peine de sçavoir si la chaleur du feu est une substance, ou un accident. Ces gens-là ne l'en-

endent pas : la chaleur du eu n'est ni substance, ni accident, parce que la chaleur du feu est une chimere, qui ne fut jamais que dans nos fausses imaginations, n'y ayant point d'autre chaleur que celle de nostre ame. Aprés cela, je ne voy point sur quoy nous pourrons prendre nos assûrances, puis que nous nous trompons si lourdement dans des choses qui nous paroissoient si évidentes.

Mais peut-on imaginer rien de plus plaisant, que ce que disent maintenant nos Philosophes touchant la nature des Bestes ? A considérer la conduite admira-

VIII. Quelques-uns pensent que les Bestes sont de pures machines sans connoissan-

ce & sans sentiment.

ble des animaux, le rapport & la proportion que toutes leurs actions ont avec une fin, particuliérement lors qu'on fait réflexion sur ce qu'on dit des Singes & des Elephans; certainement il y a de la peine à expliquer comment tout cela se peut faire sans quelque sorte d'intelligence qui soit dans l'ame de ces Animaux. Mais ces Messieurs, bien loin d'accorder la raison aux Bestes, leur refusent mesme la connoissance, & le sentiment. Ils font un jeu de Marionnettes de tous ces mouvemens si reglez. Les Bestes, à leur avis, sont de petites Machines qui ne se remuënt

que par ressorts. Le battement des arteres n'est pas plus une marque de vie, que le battement d'une montre; & l'exactitude avec laquelle les Abeilles font ponctuellement leurs ouvrages, ne marque pas plus de connoissance que la régularité d'une aiguille, qui montre exactement les heures. Quelque empressement que nous remarquions dans un Chien qui a perdu son maistre, & quelque allegresse qu'il fasse paroïstre quand il la trouvé; ce Chien néanmoins n'a ni joye, ni inquiétude; il ne connoist pas mesme son maistre; ayant des yeux il ne le voit pas; & quoy-qu'il obéis-

ſe à ſa voix, il ne ſçauroit pourtant pas l'entendre : de ſorte qu'à la veûë de toutes ces allées & venuës ſi inquiétes, de tous ces bonds, de ces treſſaillemens, & de ces careſſes, nous n'avons pas plus de ſujet d'attribuër au Chien aucune veritable paſſion, qu'à une aiguille aimantée, qui ſemble chercher avec empreſſement ſon pole, & demeurer paiſible & contente quand elle l'a trouvé. De meſme, diſent-ils, quand un chien eſt bleſſé, il ne ſent point de douleur ; & quelque pitoyables que ſoient ſes cris, ce n'eſt pourtant qu'un bruit fait naturellement par la machine

de ſon corps, qui ne marque pas plus de douleur ou de ſentiment que le fait le bruit d'un tambour ou d'une charette mal graiſſée. Ainſi on a grand tort d'accuſer de cruauté ceux qui maſſacrent les animaux. A la verité, c'eſt grand dommage de gaſter ainſi des machines ſi admirables ; mais aprés tout il n'y a pas en cela plus de cruauté qu'à dechirer un tableau de Raphaël, ou à briſer impitoyablement une Antique Auſſi lors qu'aprés avoir frappé une Beſte, elle ſe retourne, & nous mord ; ſi nous nous imaginons que c'eſt par colere & par vengeance ce qu'elle en fait,

nous ſommes auſſi ſimples que ces bons Gnidiens, qui voulant percer leur Iſthme, & ſe mettant déja en devoir de piquer à coups de marteau le Roc qui ſépare les deux mers, s'arreſterent bien-toſt, voyant que les éclats leur en ſautoient au viſage, & crûrent fermement que le Rocher ne trouvoit pas bon leur deſſein, qu'il eſtoit choqué de ſe ſentir ainſi frappé, & que c'étoit par vengeance qu'il leur vouloit crever les yeux; ſi-bien qu'ils allerent conſulter l'Oracle, pour apprendre le moyen d'appaiſer une pierre, qui aſſûrément ne machinoit rien contre leur ruine.

Herodot. l. 1. Pauſan. in Corinthiacis.

Mais si ces Philosophes ont refusé la connoissance aux Bestes; Dieu mercy il s'en trouve d'autres qui l'accordent aux Plantes & aux Elemens. Et comme si la nature vouloit se dédommager du tort qu'on luy a fait en ce siécle, de borner ses connoissances dans la seule espece de l'homme, elle a suscité de nos jours des Philosophes, qui ont assûré que les arbres & les pierres connoissoient veritablement ce qui est convenable à leur nature, & que les corps les plus insensibles n'agissoient dans leurs opérations que par l'usage, & par la direction de leur propre connoissance.

IX. D'autres au contraire, accordent la connoissance aux Plantes & aux Elemens.



X.
Pour bien examiner cette opinion, il en faut conſidérer toutes les raiſons.

Comme j'ay deſſein de m'arreſter un peu ſur ce ſujet, & de l'examiner, je ne veux pas qu'on me faſſe le reproche qu'on fait à ceux qui ſe contentent de dire que ce ſont des extravagances, & qui penſent avoir bien réfuté une opinion, quand ils ont dit qu'elle choque le bon ſens. Je veux donc voir quelles peuvent eſtre les raiſons qui ont porté ces Philoſophes à priver ainſi les Beſtes de connoiſſance & de ſentiment; & ſi l'on trouve enſuite que je ne ſuis pas de leur avis, peut-eſtre jugera-t-on que ce n'eſt pas au moins faute d'avoir conſideré leurs raiſons, & j'eſ-

pere que ces Messieurs ne me reprocheront point ce qu'ils nous disent ordinairement, que nous jugeons par prévention, que nous les condamnons sans les entendre, & que la préoccupation nous empesche de penétrer les matiéres. Voicy donc, à mon avis, les raisons qui peuvent favoriser leur sentiment.

XI. *Les mouvemens naturels se font en nous sans connoissance.*

Il est certain que dans nous-mesmes il se fait plusieurs mouvemens, sans qu'il y intervienne du costé de nostre ame aucune pensée. *Nous digerons les viandes sans y penser*, dit le sçavant Boëce; *nous respirons aussi dans le sommeil sans y prendre gar-*

Acceptas escas sine cogitatione transigimus in somno spi-

de. De ſorte que ſelon la remarque de S. Grégoire de Nyſſe *, ces mouvemens *qui ne procedent d'aucune ſorte de penſée, ni d'aucun acte de la volonté, doivent dépendre de quelque autre cauſe* ; ſçavoir d'une certaine chaleur, & comme il avoit dit un peu auparavant, de *la machine du Corps*. Ce que je dis de la digeſtion & de la reſpiration, il le faut encore entendre de la palpitation du cœur, du battement des arteres, de la diſtribution des eſprits, & de tous les autres mouvemens qu'on appelle *naturels*, qui ſe font toûjours en nous-meſmes, quand nous ne le voudrions pas.

Ainſi

ritum ducimus neſcientes, *&c.* l. 2. Conſol. pr. 11.

* De Opific. hom. cap. 30.

Ainsi nous pouvons dire que du moins, pour de semblables mouvemens, il ne faut point de connoissance dans les Animaux, & qu'une machine peut digerer, peut respirer, peut faire circuler le sang dans les veines, & enfin peut donner des marques de vie dans le battement des arteres.

Mais ce ne sont pas seulement les mouvemens naturels qui se font en nous, sans le secours de nos connoissances, ou de nos volontez: il y en a encore une infinité de ceux qu'on appelle mouvemens *volontaires* & *spontanées*, qui se font aussi, ce semble, par la seu-

XII. *Et mesme plusieurs mouvemens de ceux qu'on appelle volontaires.*

le disposition de la machine du corps, sans que nostre ame y contribuë aucune pensée. Si lors que nous pensons à toute autre chose, l'on vient à nous appliquer à la main un bouton de feu, nous la retirons incontinent avec une tres-grande promptitude; il ne faut point de déliberation pour cela, nostre volonté n'a que faire de commander ce mouvement, nostre main s'est retirée devant que nous ayons seulement pensé à faire ce mouvement. De mesme, si quelqu'un avance un peu son doigt vers nos yeux, nous les clignons d'abord; & quand mesme nous ferions une ré-

flexion particuliére à tenir ferme, que nous serions asseûrez que celuy qui fait ainsi semblant de nous vouloir crever les yeux est nostre ami, qu'il ne fait cela que pour nous faire peur, ou mesme pour essayer ce qui arriveroit ; avec tout cela néanmoins nous ne sçaurions nous empescher de fermer vittement les yeux toutes les fois que cét ami avanceroit sa main, tant il est vray que ce mouvement se fait sans qu'il soit besoin d'aucune connoissance.

XIII. *Des mouvemens que nous faisons sour*

Il y a une infinité de rencontres où ces mouvemens spontanées préviennent nos connoissances & nos volon-

nous tenir, & nous empescher de tomber.

tez, quoy-qu'ils se fassent si à propos pour le bien & pour la conservation de tout le corps, qu'on ne sçauroit jamais mieux les faire quand on y emploiroit tout le raisonnement possible. Mais il est bon de faire remarquer quelques mouvemens particuliers qui se font en nous, sans que nous y prenions garde. Aristote qui est l'homme du monde qui fait les plus belles réflexions sur les effets de la nature, remarque l'industrie merveilleuse qui paroist dans les animaux, lors qu'ils observent à la rigueur toutes les regles de la plus fine méchanique, pour se tenir toûjours en equili-

bre, & s'empescher de tomber. Si nous voulons nous baisser pour ramasser quelque chose à terre, nous retirons une jambe en arriére, pour servir de contrepoids au reste du corps, qui se panche sur le devant. Si marchant sur un endroit dangereux, nous venons à glisser, nous élevons incontinent le bras opposé à l'endroit où nostre corps a déja pris sa pente pour tomber, & par ce moyen nous nous retenons, parce que ce bras ainsi élevé, éloigne son propre poids du milieu du corps où est le centre, & par cét éloignement il aquiert assez de force, pour contrebalan-

cer le reste du corps qui panchoit de l'autre costé ; comme nous voyons qu'un petit poids suspendu loin du centre de la balance se tient en équilibre contre un autre beaucoup plus grand qui seroit plus proche du centre. Ayez le plaisir de considerer les contorsions du corps, & les autres mouvemens que fait un homme qui marche sur une corde, ou sur une poutre élevée. Et pour éviter tout danger, faites mettre un chevron fort étroit à terre, sur lequel il faille passer sans tomber : vous verrez que la mesme chose, que l'industrie de ceux qui ont appris à danser sur la

corde observe, lors qu'ils ont une longue perche qu'ils portent d'un costé ou de l'autre, suivant le besoin qu'ils ont de faire un plus grand poids pour se redresser : vous verrez, dis-je, que la mesme industrie paroist en tous les hommes qui se servent de leurs deux bras comme d'un contrepoids & mesme de tout le corps, qu'ils inclinent par des contorsions qui paroissent d'ailleurs ridicules, mais qui sont merveilleusement propres à faire l'équilibre, & à tenir toûjours l'homme sur ses pieds.

XIV. Ces mouvemens-là se

Qui a appris à un enfant, ou à un païsan, ou au plus

font en nous ſans connoiſſance.

étourdi des hommes, que le poids éloigné du centre a plus de force? Que le bras élevé pourra ſouſtenir tout le poids du corps qui commence à tomber! Que le centre de noſtre peſanteur doit toûjours eſtre droit au deſſus de nos pieds? Et cependant les enfans & les idiots pratiquent toutes ces regles avec la meſme juſteſſe que les plus habiles Philoſophes. Toutes les réflexions que nous faiſons ſur les loix du mouvement & de l'équilibre ſont inutiles dans la pratique ; & bien loin que ces connoiſſances nous puiſſent ſervir dans les occaſions, elles nous ſeroient

tres-nuisibles, si nous voulions les employer ; estant certain que nous faisons mieux tous ces mouvemens, quand nous n'y pensons pas, que quand nous y pensons : & si dans ces rencontres où nous sommes sur le point de tomber, nous nous avisions de commander à nos bras les mouvemens que nous jugerions les plus propres, & les plus justes, assûrément nous serions par terre, tandis que nous délibererions. Il faut donc avoûër, que tout cela se fait en nous sans connoissance, ou que du moins la connoissance que nous en avons quelquefois par réflexion n'en est

pas la cause, puisque ces mouvemens nous préviennent, & que toutes les pensées que nous avons pour lors, nous empeschent plus qu'elles ne nous aident. Si donc des mouvemens si reglez, si proportionnez au besoin, & si conformes aux loix de la plus sçavante Philosophie peuvent se faire si à propos dans les hommes sans aucune connoissance ; pourquoy veut-on que les Bestes agissent par connoissance ? Et pourquoy n'avoüëra-t-on pas avec nos Philosophes, qu'elles peuvent faire par la seule disposition de la machine de leurs corps, ce que nous faisons par une

ſemblable diſpoſition du nôtre?

XV. Les mouvemens neceſſaires pour former la parole ſe font ſans connoiſſance.

A bien conſiderer ceci, peut-eſtre ne trouvera-t-on rien dans les Beſtes qui demande plus de connoiſſance que ces mouvemens méchaniques, qui nous entretiennent toûjours dans l'équilibre. Voici néanmoins quelque choſe, qui ſans difficulté ſurpaſſe infiniment toutes les actions des Animaux. Il n'y a rien dans ce que font les Beſtes qui puiſſe entrer en comparaiſon avec la parole. Je n'entens pas ici parler de l'inſtitution des hommes, ni des penſées que les paroles font naiſtre : je parle ſeulement du ſon que

nous formons diverſement pour en faire toute la diverſité des mots que nous prononçons. Nous ſommes ſurpris quand nous faiſons réflexion aux divers mouvemens qui ſont neceſſaires pour former la voix. Nous enflons premiérement nos poumons pour les remplir de vent, puis en les preſſant nous pouſſons l'air contre un petit tuyau, qui a une bouche à peu prés ſemblable à celle des tuyaux à anche qui ſont dans les orgues : cette petite bouche excitée par l'air qui ſort du poumon ſonne comme fait une fluſte, mais avec une tres-grande diverſité : car

comme à mesure qu'on serre, ou qu'on élargit la languette des anches des tuyaux, on fait des sons plus bas ou plus hauts ; aussi à mesure que cette petite bouche de nostre tuyau se resserre ou s'entrouve, le son se fait plus grave ou plus aigu. De mesme en changeant la disposition de l'ouverture de ce mesme tuyau, nous imitons tantost le son clair d'un flageolet, tantost le bruit enroûé du nazard ; en un mot, nous faisons tel son qu'il nous plaist. De plus, ce son encore informe, en passant par nostre bouche, est diversifié par le moyen de la langue, des dents, & des lévres ; &

c'eſt une choſe prodigieuſe, de voir comme quoy nous pouſſons quelquefois la voix tout droit tenant la bouche ouverte ; quelquefois nous la retenons comme enfermée, pour la faire ſortir tout d'un coup à la premiére ouverture des lévres ; tantoſt nous élevons la langue vers le palais d'enhaut ; tantoſt nous la pouſſons contre les dents ; d'autres fois nous la replions en dedans, ou bien nous la creuſons comme un canal : enfin, il y a une infinité de mouvemens, que nous pratiquons en parlant, qui ſont tous ſi juſtes, ſi diverſifiez, & ſi proportionnez à l'effet qui doit s'en enſuivre, qu'il

n'y a peut-estre rien dans la nature de plus admirable. Cependant tout cela se fait sans y penser. Un Orateur commence son discours, & le poursuit jusqu'à la fin, sans jamais faire réflexion qu'il remuë la langue, ou qu'il parle. On ne s'avise point de considérer comme il faut serrer les dents, ou fermer les lévres pour prononcer les mots. Quand nous y voudrions penser, nous n'en parlerions pas mieux, ni sans doute si bien; & toutes ces pensées, & ces réflexions que nous ferions pour bien disposer les organes de la parole, nous empescheroient de parler. Et aprés cela, on

veut que les Bestes connoissent ce qu'elles font ? Et parce qu'elles agissent à propos dans les rencontres, nous jugeons qu'elles ont de la connoissance. Quoi donc, pourront dire nos Philosophes, un homme parle sans connoissance, & un chien ne sçauroit japper sans connoissance ? Toutes les pensées sont inutiles dans nous-mesmes pour l'exécution de tous ces mouvemens si merveilleux, & les pensées seront necessaires dans les Bestes pour des mouvemens qui ne sont pas à beaucoup prés si admirables ?

XVI. *La pensée n'est pas ne-*

On dira peut-estre que si la pensée n'est pas necessaire

dans l'exécution mesme de ces mouvemens qui forment la voix, elle l'est néanmoins dans la résolution que nous prenons de parler. En effet, nous parlons quand nous voulons, & de la façon que nous voulons ; nous ne le faisons point sans nous déterminer à le faire, & il est impossible de se déterminer sans connoissance : ainsi la connoissance est toûjours necessaire pour parler, & le son des paroles suivies, sera une marque infaillible des pensées qui sont dans les hommes. Or nous voyons que les Bestes agissent à peu prés par de semblables principes ; si elles n'agissent pas

cessaire pour parler, mais seulement pour vouloir parler.

avec une pleine liberté, elles agiſſent du moins avec cette indépendance, que l'on appelle *Spontanéïté*; & quoyqu'elles ne délibérent pas, elles ne laiſſent pas de ſe déterminer. Mais l'on peut répondre que ſi l'exécution de tous ces mouvemens peut ſe faire meſme dans nous ſans connoiſſance, & que les penſées ne ſoient néceſſaires que pour réſoudre, & pour commander ; il faut avoüër que tout ce que nous voyons dans les Beſtes, peut ſe faire ſans connoiſſance, puis que nous ne voyons en elles que la pure exécution des mouvemens, ſans que nous les ayons jamais con-

ſultées, pour ſçavoir par quels motifs elles ſe déterminent ainſi volontairement à agir. Je ne veux pas m'arreſter ici à faire voir que les Beſtes ne veulent point, & ne ſe déterminent point elles-meſmes, & qu'elles n'agiſſent que par la détermination des objets exterieurs, ſelon la diſpoſition intérieure de leurs organes: on parlera un peu plus bas de ceci; mais cependant c'eſt beaucoup, ſi l'on a montré que du moins tout ce que nous voyons dans les Beſtes peut eſtre pratiqué, ſans que dans l'exécution il y ait aucune perception, ou aucune connoiſſance; puis que les Beſ-

tes ne font rien qui puiſſe entrer en comparaiſon avec les mouvemens neceſſaires à la parole des hommes, qu'ils font néanmoins pour la pluſpart ſans en avoir la moindre connoiſſance.

XVII. Qu'on chante & qu'on joüë du Luth ſans y penſer.

Conſidérons maintenant quelque choſe de ce que nous pratiquons par le moïen de l'art, & nous verrons encore des mouvemens admirables que nous faiſons ſans qu'il ſoit beſoin de connoiſſance. Quelle induſtrie, ou pluſtoſt quelle ſcience, quelle réflexion & quel raiſonnement ne ſemble-t-il pas qu'il y ait dans un homme qui joüë du Luth avec juſteſſe? Combien de divers

mouvemens sont necessaires pour cela ? Aprés avoir monté toutes les cordes sur leur propre ton, il faut mettre en action tous les doigts des deux mains ; il faut que ceux de la droite s'accordent avec ceux de la gauche, & que tandis que les uns pinsent les cordes, les autres s'appliquent sur les touches, pour y diversifier les sons par une infinité de differentes maniéres. Il faut qu'aprés qu'un doigt a frappé une corde, il en frappe encore une autre, qui doit estre choisie seule entre toutes : il faut que tandis que deux doigts sont occupez à faire les plus hautes parties, un troisiéme estant

pour ainſi dire d'intelligence avec les autres, faſſe la baſſe. Peut-on rien voir d'approchant dans les actions des Animaux? Il eſt vray qu'il y a du plaiſir à entendre au Printemps le Roſſignol, & j'avoüe que ces fredons entrecoupez ont bien des charmes. Mais aprés tout, qu'eſt-ce en comparaiſon de ces paſſages ſi agréables du Luth, de ces chûtes qui ſurprennent tout-à-fait l'auditeur, de ces tons diminuez, & de ces diſſonances meſmes, qui eſtant employées à propos, plaiſent d'autant plus, qu'elles auroient eſté deſagréables en d'autres rencontres? Les Poëtes ont beau dire

que le chant des oiseaux surpasse infiniment toutes nos plus belles symphonies; qu'un seul Rossignol vaut mieux que tout un cœur de voix humaines; que ses accords sont incomparablement plus charmans : Si toutes ces expressions sont belles,elles ne sont point vrayes; & il y a toûjours autant de différence entre le gasouïllement d'un oiseau, & le concert d'un Luth, qu'il y en a entre le discours d'un Orateur, & le babil d'un Perroquet. Et néanmoins n'est-il pas vray qu'on joûë tres-souvent sans y faire réflexion, & que par la seule habitude on répete des pié-

ces les mieux concertées, ſans ſçavoir ce qu'on fait, & ſans avoir ſeulement la penſée qu'on a un Luth entre les mains ? Pourquoy donc les oiſeaux ne pourroient-ils point chanter ſans y penſer, & que ſera-t-il beſoin de connoiſſance dans les Animaux, pour des actions qui ſont infiniment plus ſimples que ces mouvemens d'un Muſicien, qui les fait tous ſans aucune connoiſſance ?

XVIII. Ce que c'eſt que connoiſſance virtuelle.

On dira ſans doute qu'il y a ici une *connoiſſance virtuelle*, qui provient des connoiſſances actuelles qu'on a eû lors qu'on apprenoit la Muſique, & qu'on ſe formoit l'habitude de joûer : & qu'ainſi

qu'ainsi ce jeu concerté est toûjours une marque indubitable, que celuy qui joûë a en soy la faculté de connoistre. Je n'ay garde d'approuver icy le procedé de ceux qui se plaignent continüellement qu'on les veut payer de mots qui ne signifient rien ; qu'ils ne sçavent ce que c'est que connoissance virtuelle ; & qu'ils n'entendent point toutes ces distinctions de l'Ecole. Pour ne pas me plaindre moy-mesme de l'injustice de ce procedé, & pour me tenir dans mon sujet, je dis, qu'il est fort aisé d'entendre le sens de ces mots *de connoissance virtuelle*, & il n'y a que la

préoccupation de ceux qui ne peuvent souffrir l'ancienne Philosophie, qui les empesche de voir qu'il n'y a rien de plus vray, & qu'en effet il y a une connoissance virtuelle dans celuy qui joüë du Luth sans y penser. Mais par cela mesme, il semble qu'on peut prouver qu'il n'y a dans les Bestes aucune connoissance. Car remarquez que quand on dit qu'il y a icy quelque connoissance virtuelle, cela veut dire qu'en effet il n'y a aucune connoissance, mais qu'il y a quelque chose qui vaut autant que la connoissance ; sçavoir l'habitude que l'on s'est aquise par le soin, & par les con-

noissances précedentes. Si donc ces mouvemens si reglez peuvent se faire dans les hommes, sans une connoissance actuelle, & par la seule habitude ou disposition que les organes se sont faite : n'est-il pas visible que les mouvemens des Animaux se peuvent faire aussi sans aucune connoissance actuelle, & par la seule disposition des organes, qui supplée à la connoissance? Et qu'on ne dise point non plus que cette disposition des organes s'est faite par le moyen de diverses connoissances qui ont précedé : car il est bien vray que cela se fait ainsi dans le cours or-

dinaire ; & qu'on ne se forme l'habitude de joûër justé, que par une longue application ; mais aussi il est certain qu'une semblable habitude n'a de soy nulle dépendance necessaire des pensées. N'y a-t-il pas des habitudes infuses ? Dieu ne peut-il pas mettre dans nos membres cette mesme qualité, que les soins d'un maistre, & un grand exercice produisent en nous ? Il le peut sans doute, & c'est ainsi qu'il en a usé à l'égard des Apostres, & mesme de plusieurs autres Saints, qui sans aucune étude arrivant en un païs barbare, y parloient la langue du païs, avec au-

tant de facilité, & avec la meſme exactitude, que ſi c'euſt eſté leur langue naturelle.

XIX. *Ce que c'eſt qu'habitude & diſpoſition.*

Or cette ſorte d'habitude, dont nous parlons maintenant, n'eſt point au fond d'une nature differente de ce que nous appellons diſpoſition des organes, & nous pouvons dire que l'habitude eſt une diſpoſition artificielle, que nous aquerons par nos ſoins, comme la diſpoſition eſt une habitude naturelle que nous avons dés noſtre enfance. Si donc, pourſuivent nos Philoſophes, il n'y a point de doute que Dieu ne puiſſe former en nous de ces ſortes d'ha-

bitudes, qui disposent nos membres à faire avec facilité ces mouvemens reglez & extraordinaires; & si d'ailleurs ces mesmes habitudes peuvent estre réduites en pratique sans aucune connoissance actuelle, comme nous avons dit : pourquoy Dieu ne pourroit-il pas mettre dans les organes des Bestes toutes les dispositions necessaires à faire les mouvemens convenables à leur nature, & pourquoy ces mesmes dispositions ne pourroient-elles pas se réduire en pratique sans connoissance?

XX. *Que Dieu peut faire*

Puisque nous avons fait mention du pouvoir de

Dieu, il est bon de rapporter tout de suite un discours de nos Philosophes qui fondent une raison particuliere sur ce pouvoir infini. Voudroit-on soustenir, disent-ils, que Dieu avec sa Toute-puissance ne sçauroit faire une machine semblable à une Beste? Un Ingenieur de l'Antiquité fit une statuë de Memnon au haut d'une montagne, qui ne manquoit pas de chanter au Soleil levant: Un autre fit un Pigeon artificiel, qui voloit en l'air. Et afin qu'on ne pense point que ce sont des fables, on a fait de nos temps ces mesmes choses, & l'on voit dans des grot-

une machine semblable à une Beste.

V. Kirch. Ædip. to. 2. clas. 8. cap. 3.

tes des gentillesses bien plus ſpirituëlles ; un Satyre qui joûë de la fluste sur un rocher, tandis que la Nymphe Echo, tirant la teste hors d'une caverne opposée, écoute avec grande attention, & répete en suite fort doucement tout le concert. Une assemblée de petits oiseaux qui demeurent fort paisibles, tandis qu'un certain Duc demeure caché ; mais si-tost que celuy-cy se montre, tous ces oiseaux se mettent à criailler ensemble, avec un si grand tintamarre, qu'on ne sçait s'ils prétendent se moquer, ou si tout de bon ils sont en colere. On n'auroit jamais

fait, si l'on vouloit raconter les merveilles de ces sortes d'artifices, où l'art imite les actions des animaux. Il est vray qu'à comparer toutes ces machines avec les Bestes, on y trouve une difference infinie, & que tous ces petits mouvemens qui se font ainsi par ressors sont bien bornez, & bien grossiers, en comparaison de cette subtilité, & de cette diversité prodigieuse, qui se voit dans les actions du plus petit des animaux. Mais ne compte-t-on pour rien la sagesse & l'industrie de Dieu? Nous demeurons d'accord, ajoûtent-ils, que la difference de ces machines de

l'art & de la nature soit grande, mais la difference des ouvriers l'est encore davantage; & si des ouvriers aussi ignorans que le sont les hommes, qui exécutent avec tant de peine, ont néanmoins assez d'adresse pour faire ces machines qui nous surprennent, & qui imitent si bien quelques mouvemens des Animaux; cét ouvrier qui a une intelligence infinie, & qui exécute par ses seules idées tout ce qu'il luy plaist, ne pourra pas faire ces machines qui imitent en tout les mouvemens d'une Beste: certainement ce seroit avoir une idée trop basse de la fa-

gesse, & de la puissance de Dieu.

Mais encore pour venir au détail des choses, voyons du moins ce que nous pouvons aisément concevoir que Dieu pourroit faire. Premiérement, il peut sans difficulté faire une machine qui ressemble entiérement à un Chien, non seulement au dehors, mais encore au dedans; en sorte qu'à comparer simplement le corps d'un veritable Chien avec celuy de cette machine, sans avoir égard à leurs fonctions, ni à leurs mouvemens, on n'y sçauroit trouver aucune difference; l'un & l'autre auroient la mesme figure ex- *XXI. Dans toutes les parties exterieures & interieures.*

terieure, ils seroient tous deux couverts de peau & de poil de mesme couleur. En les ouvrant tous deux, on les trouveroit composez de diverses parties, les unes dures & blanches comme les os, les autres molles & rouges comme la chair. On y verroit des vaisseaux, comme si c'estoient des veines & des artéres; en un mot, ces deux corps seroient entiérement semblables. Jusques-là il ne faut point d'ame ni de connoissance.

XXII. *Que le sang de cette machine peut estre échauffé.*

En deuxiéme lieu, Dieu peut remplir de sang toutes les veines & les artéres de cette machine, & y mettre tous les esprits & les autres

liqueurs toutes semblables à celles d'un Chien; & en suite il peut donner au cœur, & à tout le sang, un certain degré de chaleur, puisque la chaleur n'est pas une propriété essentielle de l'ame & de la vie, & que nous voyons plusieurs choses insensibles & inanimées qui entretiennent une tres-grande chaleur. Tout cela peut estre sans ame, & sans connoissance.

En troisiéme lieu, le cœur de cette machine auroit par la disposition de ses fibres, ou si vous voulez, par l'activité des esprits qui le remplissent, ce cœur, dis-je, auroit la faculté de se di- *XXIII. Que le cœur & les artéres battent réguliérement comme dans les Animaux.*

later, & de se resserrer, comme nous voyons que le cœur arraché d'un veritable Chien ne laisse pas de batre réguliérement pendant long-temps, quoy-que pour lors on ne voudroit pas dire que ce cœur eust une ame & de la connoissance. Or supposé que le cœur de cette machine palpitast ainsi en se dilatant & en se retressissant, il faudroit de necessité absoluë que le sang passast du ventricule droit du cœur au poulmon, que du poulmon il revint au ventricule gauche du cœur; que de là il sortist par l'Aorte ou la grande artére, qu'il se répandist par toutes les

parties du corps, qu'il se philtrast dans les chairs, qu'il se ramassast dans les veines, & qu'il retournast enfin dans le cœur. Tout cela devroit suivre du mouvement du cœur, par la mesme necessité qui fait le mouvement des eaux dans les machines hydrauliques, ou celuy de l'air dans les soufflets. Ainsi la circulation du sang se feroit dans cette machine, les artéres batroient, le pouls en seroit reglé, & tout cela sans ame & sans connoissance.

XXIV. Que le sang circulera & se philtrera

En quatriéme lieu, tandis que le sang échauffé circuleroit ainsi dans le corps,

dans les diverſes parties du corps de la machine.

il faudroit que paſſant par divers endroits il ſe philtraſt diverſement, & qu'il ſe fiſt diverſes ſortes de ſéparation : car toutes les parties charneuſes du corps, ſont autant de diverſes ſortes de tamis ou de paſſoirs differens, où les pores eſtant de certaines figures déterminées, laiſſent paſſer les particules du ſang, qui ſe trouvent conformes à ces ouvertures. Ainſi le Foye ſépare la bille, & laiſſe retourner au cœur le reſte du ſang : les ſéroſitez ſont ſeparées dans les reins, la mélancholie dans la ratte, & ce qu'on appelle Eſprits dans le cerveau.

Il faudroit donc que le sang le plus impetueux sortant immediatement du cœur, montast tout droit par l'artére carotide dans la teste, qu'il se dispersast par une infinité de petites branches dans la substance du cerveau; que ce qu'il y auroit de plus subtil transpirast & se ramassast dans les cavitez du cerveau comme dans des réservoirs, d'où se feroit la distribution des esprits par le conduit des nerfs qui se répandroient par tout le corps, comme autant de petits tuyaux, dont l'origine seroit dans ces mesmes cavitez. Ainsi tous ces esprits estant portez par tout,

XXV. Les Esprits se formeront dans le cerveau, & se disperseront dans tous les muscles.

ils devroient aussi étendre uniformement tous les nerfs avec tous les muscles, & tenir par consequent toute cette machine tenduë, & en estat de consistence. Mais si par quelque sorte d'accident quelques ouvertures de ces petits nerfs qui aboutissent au cerveau, venoient à s'ouvrir plus qu'à l'ordinaire, & que par cette plus grande ouverture il se fist un écoulement d'esprits en plus grande abondance; ne faudroit-il pas que le muscle où se feroit cette inondation d'esprits, s'enflast pour les contenir, & en s'enflant ne faudroit-il pas qu'il se retressist, & en se retressis-

sant ne faudroit-il pas qu'il tiraſt un os, à l'extrémité duquel ce muſcle ſe trouve attaché; en un mot, ne faudroit-il pas que tout ce membre ſe remüaſt? Tout cela aſſûrément ſe feroit par la neceſſité des loix de la méchanique, & il ne faudroit point pour cela ni d'ame, ni de connoiſſance.

XXVI. *Cette machine ſe mouvroit d'elle-meſme comme un Animal.*

Faut-il donc s'étonner, diſent maintenant nos Philoſophes, ſi un Chien qu'on effraye tout d'un coup par quelque bruit ſurprenant, remit premiérement, & uis s'enfuit, puiſque la meſ e choſe arriveroit à cet machine ainſi préparée? tte ſoudaine agitation de

l'air venant à battre tout d'un coup les oreilles de la machine, émouvroit les petits nerfs qui ſervent à l'ouïe: ces nerfs ainſi agitez porteroient leur émotion juſques dans le cerveau; dans cette émotion ſurprenante les ouvertures en ſeroient relaſchées, par où les eſprits qui eſtant renfermez, & extreſmement preſſez, cherchant toûjours iſſuë, s'échapperoient avec violence: d'où ſuivroit ce fremiſſement, qui ſecoûëroit tout d'un coup tout le corps de la machine. Mais cette meſme agitation cauſée dans le cerveau par les petits nerfs de l'ouïe ouvriroit ſans doute

quelques nerfs particuliers, & en formeroit d'autres suivant la disposition de la machine mesme : ainsi il faudroit que quelques muscles s'enflassent, & que quelques autres s'alongeassent ; & la disposition de la machine pourroit avoir esté faite avec telle industrie, que ces passages qui s'ouvriroient ainsi, & ceux qui se fermeroient, seroient justement ceux qu'il faut pour faire le mouvement des jambes, & la fuite.

XXVII. La difficulté que nous avons de comprendre en détail les ressors de cette machi-

Il est vray que nous avons bien de la peine à comprendre le détail de tous ces petits ressors, & toute la liaison qui fait la suite de ces mouvemens si divers ; mais

ne, n'empesche pas qu'ils ne puissent estre.

il ne faut pas s'en étonner. Ceux qui ne sont pas Horlogers ne sçauroient comprendre tout l'attiral qui est necessaire pour faire une Montre ; on sçait bien en général, que tout le mouvement de l'aiguille se fait par le moyen de certaines petites roûës qui s'engrainent les unes dans les autres, qui sont toutes poussées par le ressort du tambour, & temperées par le ballancier : mais de sçavoir maintenant quelles sont ces roûës, quel est le nombre de leurs dents, quelle liaison elles ont entre elles ; c'est ce que peu de personnes sçavent, & il y a assûrément

à-dedans bien des pieces, lont l'ufage, & la compofi-ion n'eft connuë que des naiftres. On peut dire la nefme chofe de la machi-ie du corps des Animaux. D'expliquer la liaifon & la épendance de tous ces pe-its reffors, ou quelle eft la ifpofition particuliére de outes les fibres, qui font ue les efprits s'écoulent lûtoft dans un mufcle que ans un autre, & que cela faffe toûjours fi à propos; ue la prefence d'un objet uifible détermine à fuir, à pper, à crier; & au con-aire, la prefence d'un ob-t convenable détermine à approcher, à fautiller, à

careſſer : tout cela aſſeûrément nous paſſe, & il n'appartient qu'à ce divin Ouvrier d'avoir la connoiſſance de tant de differens reſſors, & d'une liaiſon ſi admirable de tant de diverſes parties. Tout ce que nous pouvons faire, c'eſt de concevoir que ſans doute ces mouvemens ſe font ainſi par la détermination des objets exterieurs, qui émeuvent premiérement les nerfs, qui vont aboutir aux yeux, aux oreilles, ou aux autres ſens exterieurs, & qu'en ſuite ces nerfs ainſi émeûs en émeuvent d'autres, ſoit en ouvrant quelques-uns, ſoit en fermant quelques autres, & que

ue les esprits s'écoulent
:ls qu'il faut pour faire le
ouvement de fuite ou d'ap-
·oche, suivant l'avantage
: la machine. Voila tout
: que nous pouvons dire;
avoir que Dieu peut faire
's ressors disposez en telle
rte, que tous ces mouve-
ens s'en ensuivent.

Et il faut bien que Dieu
isse faire une telle dispo-
on, puis qu'en effet il l'a
te ainsi, & que nous ex-
:imentons en nous-mesm-
:s, que sans le vouloir, &
s y penser, nous faisons
mesmes mouvemens; &
ainsi il faut bien que la
chine de nostre corps soit
ement disposée, qu'à cet-

XXVIII. Tous ces ressors sont en effet dans les Animaux.

te agitation de l'air qui frappe tout d'un coup nos oreilles, il se fasse une certaine émotion dans nostre cerveau; que dans cette émotion une éruption soudaine d'esprits nous secoüé, & nous fasse fremir, & ensuite que de certains nerfs s'ouvrent, & que d'autres se ferment, pour laisser couler les esprits dans les muscles qui font ce mouvement des jambes, par le moyen duquel nous nous retirons de ce lieu où il y a danger. Tout cela, disent-ils, se faisant en nous sans la détermination de nostre ame, & sans nostre connoissance, il faut necessairement qu'il se pratique par

:s loix de la méchanique, : par la diſpoſition de la ıachine meſme. Ne ſemle-t-il donc pas bien évient que Dieu peut faire ne machine qui donnera ›utes les marques de vie ans la palpitation du cœur, ans le battement des arte:s, dans la circulation du ng, & qui de plus marche-, qui jappera, qui mangera, qui ſe nourrira comme un hien? Qu'eſt-il donc beſoin ame & de connoiſſance?

On dira ſans doute à tout :ci, que ſi Dieu peut faire :tte machine qui ſe meuve nſi par reſſors, ce ne ſera s un Animal, puis qu'un nimal n'eſt pas ce qui ſe

XXIX. Si cette machine pourroit eſtre appellée un Animal.

meut, ou qui fait du bruit, ce que peut faire une machine; mais qu'il est de la nature de l'Animal de sentir, & de faire tous ses mouvemens par un principe vital & interieur, qui ait la faculté d'appercevoir, & de sentir, ce qui ne convient pas à la machine. Mais nos Philosophes répondent que c'est de quoi l'on dispute, sçavoir s'il est de la nature de ceux des Animaux, qui n'ont point une ame spirituelle, de sentir, & d'appercevoir, & ils prétendent que non; & qu'en effet tout ce que nous remarquons dans les Bestes, ne sont que des mouvemens corporels,

ui se peuvent faire par une
nachine : de-sorte que de
ire que ces mouvemens
rocedent immediatement
'un principe qui sent & qui
pperçoit, c'est deviner, puis-
ue d'ailleurs nous ne pene-
:ons pas dans le secret du
œur des Bestes, pour en
onnoistre les pensées & les
rétentions. Ainsi à juger
ar les dehors, qui est l'u-
ique voye de connoistre la
ature des Bestes, ils con-
luënt que les Bestes sont
e pures machines, puisque
ous ces dehors peuvent es-
'e sans ame & sans senti-
ient.

Bien plus, ils prétendent non seulement qu'il n'est pas XXX. Que les Bes-

tes ne peuvent avoir une ame capable de connoiſſance.

neceſſaire de donner aux Beſtes une ame capable d'appercevoir & de ſentir, pour faire leurs mouvemens, mais meſme qu'il eſt impoſſible qu'elles agiſſent de la ſorte, & qu'à moins qu'on leur accorde des ames toutes ſpirituelles comme l'ame de l'homme, il n'eſt pas poſſible qu'elles ſentent, ou qu'elles connoiſſent. En voici les raiſons, qui ne ſemblent pas trop mépriſables.

XXXI. Le principe du ſentiment doit eſtre Un *indiviſiblement.*

Si un Animal a une ame qui ait la faculté de ſentir & d'appercevoir, il faut que cette ame ſoit répanduë par tout le corps en telle ſorte, que le meſme principe qui voit, ſoit auſſi le meſme que

celui qui entend; que le mesme principe qui sent au pied, soit le mesme que celui qui sent à la teste & à toutes les autres parties du corps; que celui qui sent de la douleur, soit encore le mesme que celuy qui un peu auparavant sentoit peut-estre du plaisir. En un mot, il faut que ce Principe soit *Un*, qu'il fasse indivisiblement toutes ces fonctions, & qu'il apperçoive tous ces divers sentimens, dans toutes les diverses parties du corps. Il est impossible de concevoir un principe sensitif, si nous ne le concevons ainsi unique; & l'experience de ce que nous sentons en nous-mesmes, nous

fait clairement entendre que c'eſt par le meſme principe que nous faiſons nos fonctions: & quoy-que nos organes ſoient divers, ce qui les anime n'eſt qu'une meſme choſe, en ſorte que ſi nous voyons par les yeux, ſi nous entendons par les oreilles, ſi nous ſentons diverſes émotions du corps, ce *Nous* qui apperçoit en voyant par les yeux, c'eſt abſolument le meſme qui apperçoit en entendant par les oreilles, ou qui ſent toutes ces différentes émotions du corps.

XXXII. Et par conſequent ce ne peut eſtre qu'une ame ſpirituelle.

Nos Philoſopphes mettent donc comme une choſe indubitable, que ſi les Beſtes ont la faculté de ſen-

tir & d'appercevoir, il faut que dans chacune il y ait un principe, qui estant unique, soit le mesme qui sente, & qui apperçoive toutes les différentes émotions des diverses parties du corps. Or il n'est pas possible que cela soit, à moins que ce principe ne soit une substance spirituelle, & une ame raisonnable; & c'est ainsi que Saint Grégoire de Nysse prouve l'existence de nostre ame. Voici comme il parle au chap. 10. de l'Ouvrage de l'homme. *Comme le Toucher*, dit-il, *est un sens particulier, l'Odorat un autre, & que tous les autres sens sont si différens entre eux, qu'ils n'ont*

rien de semblable : que cependant la faculté d'appercevoir est la mesme qui est presente à tous : il faut absolument croire que cette faculté d'appercevoir est quelque chose de différente nature que n'est pas le corps : ou autrement, il faudroit dire qu'une chose simple & unique, seroit composée de diverses choses.

XXXIII. *Le principe de sentiment ne pourroit résider dans les Bestes en quelque endroit particulier.*

Vous direz que ce principe sensitif des Bestes peut résider en quelque endroit particulier du corps, & que de là où tous les organes des sens vont aboutir, & où se fait le sens commun, ce principe peut appercevoir tout ce qui se passe dans le reste du corps, comme fait une

aragnée au centre de sa toille, où tous les filers qui traversent vont aboutir : ou bien encore comme l'on dit que nostre ame a son siége principal en quelque endroit particulier, où elle fait toutes ses fonctions, d'où elle donne tous ses ordres, & où enfin tous les sens exterieurs & toutes les parties du corps envoient, pour ainsi dire, luy rendre compte de tout ce qui se passe.

XXXIV. *Il ne peut estre dans la teste.*

Mais il y aura bien de la peine à soûternir cela : car si l'ame des Bestes résidoit en quelque endroit particulier, ce seroit sans doute dans le cerveau, comme veulent la plusspart des Moder-

nes; ou dans le cœur, comme vouloit Ariſtote. Mais ce ne peut eſtre ni dans l'un ni dans l'autre : car nous voyons qu'aprés que la teſte a eſté coupée à un Animal, & aprés que le cœur luy a eſté arraché, le reſte de ſon corps ne laiſſe pas de vivre encore quelque temps, & de donner les meſmes marques de ſentiment. J'ay gardé plus d'un mois durant une ſorte de Haneton, aprés luy avoir coupé la teſte, qui vivoit néanmoins pendant tout ce temps-là; & quand on venoit à le toucher, ou à le piquer, il s'agitoit, il remüoit ſes ailes, & il voloit comme s'il euſt eſté tout

entier. Les Canes & les Outardes vivent aussi quelque temps sans teste : les Animaux mesme les plus parfaits font encore quelques mouvemens aprés qu'on leur a coupé la teste. Mais pour nous arrester à ce que j'ay dit du Haneton, toutes ces agitations marquent bien qu'elles peuvent estre sans aucun principe qui sente, & qui apperçoive, ou que du moins ce principe ne résidoit pas dans sa teste, puisque cét Animal ainsi mutilé donne les mesmes signes de vie & de sentiment qu'auparavant.

De mesme, on ne peut pas dire que ce principe rési- *XXXV. Ni dans le cœur.*

de dans le cœur : car il est certain que les Animaux les plus parfaits ne laissent pas de vivre aprés avoir eû le cœur arraché. Galien raconte qu'on à veû souvent dans les temples des Brebis & d'autres victimes, qui aprés avoir eû la poitrine ouverte, & le cœur arraché, s'échappoient d'entre les mains des Sacrificateurs, & couroient, jettant des cris fort pitoyables. C'est une chose ordinaire, que j'ay vû moymesme plusieurs fois en faisant des anatomies de chiens vivans, qu'aprés leurs avoir attaché le cœur, ils ne laissoient pas de s'agiter encore extraordinairement, com-

Lib. 2. de Hippocr. Decr. c. 4.

me s'ils eussent senti de grandes douleurs. Ce ne peut donc estre ni dans le cœur, ni dans la teste que ce principe sensitif réside ; mais au contraire, s'il y a quelque semblable principe, il faut dire qu'il est répandu divisiblement par tout le corps.

XXXVI. *S'il y a un principe de sentiment dans les Bestes, il doit estre répandu divisiblement par tout le corps.*

En effet, si nous coupons un Serpent par le milieu, chacune de ces moitiez vivra encore fort long temps : elle se mouvra ; & si aprés avoir demeuré quelque-temps en repos, on vient à la piquer, elle recommencera à s'agiter comme si elle avoit senti de la douleur : de-sorte que chaque partie ainsi divisée, donne encore les mesmes

marques de vie, de ſentiment, & de douleur, que lors qu'elle eſtoit jointe à l'autre, & que le Serpent eſtoit entier. Ce principe qui fait ſentir, & qui apperçoit, n'eſt donc point ramaſſé dans une ſeule partie du Serpent, mais il eſt répandu par tout le corps; & il n'eſt pas indiviſible & unique, puis que maintenant il ſe trouve en deux endroits ſeparez.

XXXVII *Petit Animal de S. Auguſtin vivant, dans toutes ſes parties, aprés avoir eſté diviſé.* Peut-eſtre vous repentez-vous d'avoir accordé trop facilement, que ce principe ſenſitif doive eſtre dans les Animaux unique & indiviſible; & vous direz ſans doute que ce principe eſtant ma-

teriel dans les Bestes, il n'y a pas d'inconvenient qu'il soit divisible, & répandu par tout le corps. Mais je vous prie examinons un peu comment cela se peut entendre, & considerons un de ces petits Animaux à plusieurs pieds, semblable à celuy dont parle Saint Augustin au livre de la Quantité de l'ame. Ce saint Docteur raconte qu'un de ses amis prit un de ces Animaux, qu'il le mit sur une table, & qu'il le coupa en deux; & qu'en mesme temps ces deux parties ainsi coupées se mirent à marcher, & à fuir fort viste, l'une d'un costé, & l'autre de l'autre. Ce n'estoit

en plusieurs morceaux.

pas un mouvement irrégulier; elles marchoient avec la mesme justesse qu'auroit fait l'animal entier. Lors qu'on leur opposoit quelque chose, ou qu'on les frapoit d'un costé, elles se détournoient fort bien, & s'enfuïoient vers un autre endroit. On coupa derechef chacune de ces parties, & il parut pour lors quatre piéces qui marchoient, comme si c'eust esté quatre animaux différens; & quoy-qu'on les partageast encore davantage, chaque petit morceau vivoit encore.

XXXVIII. Animaux multipliez par la di-

J'ay fait souvent une semblable experience avec bien du plaisir; & Aristote dit,

que cela arrive à la plufpart des infectes longs à plufieurs pieds ; & mefme il dit en un autre endroit, qu'il arrive à peu prés à de certains animaux, ce que nous voyons dans les arbres : car comme en prenant un rejetton, & le tranfplantant, nous le voyons vivre, & de partie d'arbre qu'il eftoit auparavant, devenir luy-mefme un arbre particulier : auffi, dit ce Philofophe, en coupant un de ces Animaux, les piéces, qui auparavant ne faifoient enfemble qu'un Animal, deviennent enfuite autant d'Animaux feparez. Saint Auguftin dit, que cette experience le ravit en admira-

vifion comme les plantes.

tion, & qu'il demeura quelque temps sans sçavoir que penser de la nature de l'ame. Et en effet, si nous supposons que l'ame de ces Animaux ait la faculté de sentir, & d'appercevoir, comme nous sentons, & comme nous appercevons; certainement ce qui se voit dans cette experience, sera non seulement admirable, mais incomprehensible.

XXXIX. *Toute ame qui peut sentir, se peut sentir elle-mesme, & se dire* MOY.

Car enfin, toute ame qui a la faculté de sentir & d'appercevoir les objets, ou ce qui se passe au dehors, en la maniére que nous le sentons & l'appercevons, devra beaucoup plus sentir & appercevoir ce qui se passe

en elle-mesme. Elle se sentira donc elle-msme, puisque rien ne luy est si intimement appliqué; & en se sentant ainsi, elle se pourra nommer, pour ainsi dire, elle-mesme, & se dire *Moi*; Moi qui me sens, & qui m'apperçois; Moi qui sens la douleur, ou qui remarque cét objet.

Nihil tam novit mens quàm id quod sibi præsto est: nec menti magis quicquam præsto est, quàm ipsa sibi. *Aug. l. 14. de Trin. c. 4.*

XL. Si l'ame des Bestes peut dire Moy.

Mais si cela est, que deviendra ce *moy*, dans la division de cét insecte? Je voudrois bien voir quels sont les sentimens de l'ame ainsi partagée; car je croy qu'elle se trouveroit bien surprise de se voir ainsi en divers endroits. Sans doute que si elle pouvoit s'xpliquer, elle le

feroit à peu prés comme le Soſie de Plaute, & qu'elle diroit, *le moy qui ſuis là*, & *le moy qui ſuis ici*. Faiſons, je vous prie, un effort d'eſprit ; ne nous contentons point de mots, mais tâchons de penetrer, & de voir en effet comment cela ſe peut entendre. En bonne foi, concevons-nous que ce *moi* puiſſe eſtre ainſi en deux lieux? ou bien dirons-nous que ce *moi* eſt partagé, & que ce petit Animal diviſé puiſſe dire en effet à part luy-meſme, ce que diſent par une expreſſion figurée, ces Amans paſſionnez : Je ne ſuis plus moi tout entier; il y a une autre moité de moi-meſme

qui n'est plus avec moi; ce que je voy courir loin de moi, est une partie de ce que je suis. Tout cela peut-il avoir un bon sens? & l'idée que nous avons du *moi*, n'est-ce pas une idée d'une chose entiérement indivisible, qu'il est impossible de partager sans la détruire? Quoi donc? Y aura-t-il plusieurs *moi* dans cét Animal, en sorte qu'une de ses parties ainsi divisée se sentant de son costé elle-mesme, dira *moi*, tandis que l'autre se sentant aussi elle-mesme, & vivant, & s'appercevant, dira aussi de son costé *moi*, & que ce *moi* de l'un ne sera pas le *moi* de l'autre, mais

que ce seront deux *moi* différens ? Tout cela est inconcevable : car ces deux *moi* qui sont maintenant aprés la division devoient aussi estre auparavant : ainsi cét Animal entier n'est pas informé d'une seule ame, mais c'est un ramas d'une infinité d'ames distinctes, qui sont autant d'Animaux différens ; puisque l'ame d'une jambe sera une ame distincte de l'ame d'une autre jambe ; & que tandis qu'on pinsera une partie du corps de l'Animal, l'ame qui se trouvera là presente dira, c'est à moi qu'on en veut ; cette partie est à moi ; c'est moi qui sens de la douleur.
Les

Les autres ames qui ſont dans le reſte du corps, pourront bien porter compaſſion à celle-cy, mais aprés tout elles n'en ſentiront rien. Ne faut-il pas avoûër que tout cecy, de quelque biais qu'on le conſidére, eſt inconcevable ? Pourquoy donc, pourront dire nos Philoſophes, veut-on que les Animaux ayent des ames, qu'ils ſentent, qu'ils apperçoivent ? Et puiſque d'ailleurs l'on fait voir que tous ces mouvemens des Animaux peuvent ſe faire ſans connoiſſance & ſans ſentiment; à quel propos ajoûter ainſi un principe connoiſſant que nous ne ſçaurions jamais comprendre ?

XLI. Les membres mesmes des hommes se meuvent quelque temps estant coupez.

Ce qui se passe encore dans le corps de l'homme peut donner de l'éclaircissement à cette matiére; car ce ne sont pas seulement les insectes ou les chiens qui vivent & qui se remuënt aprés avoir esté divisez, ou aprés qu'on leur a arraché le cœur: on voit la mesme chose dans les hommes; & tandis que d'une part une teste coupée tourne les yeux comme pour témoigner de la douleur, remuë les lévres comme pour parler, mord la terre comme par une espece de rage: d'une autre part le cœur ne laisse pas de palpiter réguliérement pendant long-temps; & mesme ce que Galien a

dit des victimes, Acosta l'a asſûré d'un jeune garçon Indien, que les Barbares ſacrifioient à leur fauſſe divinité. Car il raconte que ce miſerable ayant la poitrine ouverte, & le cœur arraché, il ne laiſſoit pas de vivre, de ſe plaindre, & meſme, ce que je trouve un peu difficile, de parler. Cependant l'ame de l'homme, qui eſt ſpirituelle & indiviſible, ne ſçauroit eſtre ainſi en deux lieux ſeparez. Il faut donc que du moins une de ces parties ainſi diviſées, ou meſme toutes deux, ſe meuvent encore ſans ame, & par conſequent ſans connoiſſance & ſans ſentiment.

Hiſt. Moral. de Indias, lib. cap. 22. Herrera Dec. 3. lib. 2. c. 16.

XLII. Si les eſprits ſuffiſent pour cela, ils ſuffiſent auſſi pour les mouvemens des Animaux.

Je ſçay bien que l'on dit ordinairement que ces mouvemens des parties coupées ſe font par le moyen de quelques eſprits, qui ne pouvant eſtre éteints dans un moment, s'agitent un peu tandis qu'ils ſubſiſtent. Mais c'eſt cela meſme qui ſemble favoriſer l'opinion que je traite; car s'il eſt vray que de purs eſprits, c'eſt à dire, de certains petits corps fort ſubtils, puiſſent mouvoir ainſi regulièrement des membres ſeparez, & que ces inſectes diviſez en pluſieurs parties puiſſent fuïr, éviter la rencontre de ce qui pourroit leur nuire, & enfin donner toutes les marques de

vie; si tout cela, dis-je, peut se faire par le moyen des esprits, sans qu'il soit besoin de connoissance, de sentiment, ou de perception; il ne faut pas trouver étrange, si l'on dit ensuite généralement, que tous les mouvemens des Bestes se font aussi par le moyen des esprits, ou par quelque chose d'équivalent, puis qu'il est d'ailleurs bien manifeste, que tout ce que nous voyons faire aux Bestes, & ce que font ces parties divisées, ne different que comme le plus & le moins.

XLIII. Pour sçavoir ce que c'est que

Passons plus outre, & tâchons de pénetrer la nature du sentiment & de la per-

entir & apperceuoir, l faut ſe onſulter y-meſme.

ception : & pour ne pas dire icy des choſes en l'air, & qui ne ſatisfaſſent pas l'eſprit, j'eſtime qu'il faut nous conſulter nous-meſmes, & voir ce que nous experimentons quand nous ſentons, & que nous nous appercevons du ſentiment. Car quoy-que peut-eſtre il y ait de la difficulté à connoiſtre bien les principes de ces perceptions, & la maniére dont elles ſe font ; il n'y a néanmoins rien de quoy nous ayons une plus claire experience que de nos propres ſentimens & de nos connoiſſances.

XLIV. L'action de l'objet, ou les mouve-

Qu'eſt-ce donc que ſentir, & qu'eſt-ce qu'appercevoir ? Quand je voy un Tableau

devant moy, il y a une infinité de rayons qui sont portez dans l'air, & qui passant au travers des humeurs de mon œil, vont faire une peinture admirable de ce Tableau sur les peaux qui sont vis-à-vis. Ce n'est pas encore voir, puisque tout cela se peut faire dans un œil artificiel, & dans celuy d'un mort. En suite, par le moyen du nerf optique, il se fait une certaine communication jusques dans l'interieur du cerveau, où est ce qu'on appelle le Sens commun, & le siége de l'Imagination; & il s'y forme une autre sorte d'image infiniment plus subtile & plus délicate, que

mens de l'organe ne sont pas le sentiment.

De Gen. ad lit. lib. 12. cap. 7. & ſeq.

Saint Auguſtin appelle Spirituelle, pour la diſtinguer de la premiére, qu'il appelle Corporelle. Juſques-là ce n'eſt pas encore appercevoir, parce que toutes ces repreſentations, pour ſubtiles qu'elles ſoient, ne ſont que de certaines figures corporelles, qui ſe forment dans la ſubſtance du cerveau, à peu prés, dit Ariſtote, comme celles qu'on imprime ſur de la cire avec des cachets: & c'eſt ce que ce Philoſophe appelle *Phantaſmata*. Or que la ſubſtance du cerveau ſoit imprimée comme il vous plaira, qu'on y grave les figures les plus délicates du monde; s'il n'y a autre cho-

De Memor. & Rem. cap. 1.

se, ce ne sera point là appercevoir.

Comme donc nostre ame se trouve en cét endroit intimement presente & attentive, & comme d'ailleurs elle a la faculté de connoistre, ainsi que nous l'experimentons nous-mesmes; elle ne peut ignorer ce qui se passe ainsi chez elle-mesme. Nous concevons sans peine qu'un Ange estant present à une pierre s'appercevroit fort bien que c'est là une pierre; aussi nostre ame estant presente à cette partie du cerveau ainsi émeûë & ainsi figurée, s'apperçoit fort bien de ce mouvement & de cette figure. Mais pour cela

XLV. La perception est une experience de l'ame.

il faut qu'outre toutes ces diverses agitations, & toutes ces figures du corps, nôtre ame se fasse elle-mesme une autre sorte de peinture, & qu'en la faisant elle la considere & la regarde en elle-mesme, de sorte que l'image ne soit point differente de l'action par laquelle on la considere, & que se representer un objet soit la mesme chose que le considerer.

XLVI. Qui se forme elle-mesme l'image qu'elle considere.

Voilà ce que nous experimentons en nous, quand nous sentons, & que nous appercevons : nous nous formons nous-mesmes en nous-mesmes une image & une representation de quelque

chose, & par cela mesme que nous formons cette image, nous la considerons indivisiblement, &, comme l'on parle dans l'école, *intransitivement* : & sans cette representation interieure, que Saint Augustin appelle Intellectuelle, les objets exterieurs auroient beau se presenter à nos sens, ils pourroient se peindre dans le fond de nos yeux; ils pourroient mesme ébranler nos nerfs jusques dans l'interieur du cerveau; ils pourroient, si vous voulez, y graver ces images & ces figures, mais pour tout cela ils ne seroient jamais apperceûs. Ibid.

XLVII. Que cela ne peut convenir qu'à une ame spirituelle.

Or cette sorte de representation, que nos Philosophes estiment ainsi necessaire pour le sentiment & pour la perception, est quelque chose de si relevé, qu'il n'y a corps imaginable, pour grande que soit sa subtilité & sa perfection, qui puisse atteindre jusques-là; & qu'ainsi cette operation estant au-delà de tout ce que peut faire un corps, il faut necessairement qu'elle ait un autre principe qui ne soit pas corps, c'est à dire, qui soit une ame spirituelle, & immaterielle. Car enfin qu'est-ce qui peut convenir à un corps ? Tout ce que nous concevons, c'est qu'il peut estre touché, re-

mué, figuré; qu'il peut, ſi vous voulez, recevoir de la chaleur, & en donner; qu'il eſt ſec ou humide; qu'il reſonne quand on le frape, ou qu'il amortit le ſon; qu'il peut croiſtre ou diminuër en diverſes manieres. Voilà ce qui peut arriver à un corps; mais que fait tout cela pour appercevoir? Certainement eſtre touché, ou remüé, ou figuré, ou échauffé, n'eſt pas appercevoir. Donnez à une cire telle figure, ou tel mouvement qu'il vous plaira, imprimez-y des cachets gravez, ſi vous voulez, par le plus excellent graveur du monde; tournez-la en tel ſens que vous

voudrez; ſecoûez-la, agitez-la, mettez-la en toutes les ſituations imaginables; jamais pour tout cela cette cire ne viendra à ſe plaindre de tous ces mauvais traitemens que vous luy ferez, ou à avoir de la complaiſance pour ces belles figures que vous luy donnerez: parce que tout cela ſe fera en elle ſans qu'elle en ait la moindre apparence de perception.

XLVIII. Nul corps ne peut appercevoir. Ce que je dis de la cire, je le dis encore de toute autre ſorte de corps imaginable: car quelqu'un pourroit penſer que la cire ne s'apperçoit pas de tous ces changemens, parce qu'elle n'eſt

point animée ; mais que si elle avoit une ame sembla-ble à celle des animaux, alors cette ame appercevroit sans difficulté ce qui se pas-seroit dans le corps de la cire. Mais tout cela ne satis-fait pas ; car si cette ame de la cire ou des animaux, estoit une substance spirituelle, comme est la nostre, je con-çois fort bien qu'elle au-roit la faculté de connoistre & d'appercevoir les mou-vemens d'un corps qui luy seroit intimement present. Mais si cette ame de la cire aussi-bien que celle des Bes-tes est une substance cor-porelle, c'est à dire, si elle est un corps elle-mesme, ne

peut-on pas dire d'elle ce que j'ay dit de la cire; qu'elle pourra bien eſtre agitée en divers ſens, qu'elle pourra recevoir une infinité de figures, qu'elle ſera capable de froid & de chaud, & de ſemblables qualitez ; mais que tout cela enſemble ne ſera pas capable de la faire appercevoir ?

XLIV. *Quelques-uns penſent que cette opinion qui nie les ames dans les animaux eſt dangereuſe.*

Quelques-uns penſent que cette opinion qui nie les ames dans les animaux eſt dangereuſe, & qu'elle favoriſe l'impiété des libertins, qui ne veulent pas reconnoiſtre l'immortalité de nôtre ame: Car, diſent-ils, ſi une fois l'on admet que toutes les operations des Beſtes

peuvent ſe faire ſans ame, & par la ſeule machine du corps; on viendra bientoſt à faire le pas, & à dire auſſi, que toutes les operations des hommes peuvent ſe faire par une ſemblable diſpoſition de la machine de leurs corps. Voilà ce que diſent quelques-uns, dont le zele eſt aſſûrément bien loûable : mais ils ne font pas peut-eſtre réflexion, qu'on peut leur oppoſer un ſemblable raiſonnement, & leur dire : Si une fois vous admettez que tout ce qui ſe paſſe de plus admirable dans les Beſtes, peut ſe faire par le moyen d'une ame materielle ; ne viendrez-vous point bien-

toſt à faire le pas, & à dire, que tout ce qui ſe paſſe en l'homme, peut ſe faire auſſi par le moyen d'une ame materielle? Juſques-là tout eſt égal, & les uns n'ont pas plus de droit que les autres de ſe reprocher leurs ſentimens, & de les rendre odieux par la ſuite qu'on en pourroit tirer en faveur des impies.

L. D'autres au contraire penſent qu'il eſt dangereux de donner des ames aux Beſtes.

Mais d'ailleurs ceux qui veulent que les Beſtes ne connoiſſent point, & qu'elles ſoient de pures machines, ont de l'avantage pardeſſus les autres : Car, diſent-ils, ſi vous mettez une fois que les Beſtes ſans aucune ame ſpirituelle ſont ca-

pables de penser, d'agir pour une fin, de prévoir le futur, de se ressouvenir du passé, de profiter de l'experience par la réflexion particuliére qu'elles y font; pourquoy ne direz-vous pas que les hommes sont capables d'exercer leurs fonctions sans aucune ame spirituelle? Aprés tout, les operations des hommes ne sont point autres que celles-là, que vous attribuez aux Bestes: s'il y a de la difference, ce n'est que du plus & du moins; & ainsi tout ce que vous pourrez dire, ce sera que l'ame de l'homme est plus parfaite que celle des Bestes, parce qu'il se ressouvient mieux qu'elles, qu'il

penſe avec plus de réflexion, & qu'il prévoit avec plus d'aſſûrance : mais enfin vous ne pourrez pas dire que leur ame ne ſoit toûjours materielle.

L 1. Il eſt dangereux de dire qu'une ame materielle ſuffit pour penſer & pour agir pour une fin.

Vous direz peut-eſtre que dans l'homme il ſe trouve des operations qui ne ſçauroient convenir aux Beſtes, ni proceder d'autre principe que d'une ame ſpirituelle : & ces operations ſont les connoiſſances univerſelles ; le raiſonnement par lequel nous tirons une connoiſſance de l'autre : les idées que nous avons de l'infini & des choſes ſpirituelles, qui ne tombent point ſous les ſens : mais ceux qui nient qu'il

y ait aucune connoissance dans les Bestes, ne nient pas pour cela que ces pensées & ces raisonnemens ne soient en nous, puis que nous les experimentons nous - mesmes : ainsi ils ont toûjours le mesme droit que vous, de prouver l'existence de l'ame raisonnable. Mais d'ailleurs ils ajoûtent que toutes ces operations que vous trouvez si extraordinaires, ne different que comme le plus & le moins des operations que vous attribuez aux Bestes : & certainement il semble qu'agir pour une fin, profiter de l'experience, prévoir l'avenir, (ce qui selon vous convient aux Bestes) ne doit

pas moins proceder d'un principe ſpirituel, que ce qui ſe trouve dans les hommes. Car enfin, qu'eſt-ce qu'une connoiſſance univerſelle, ſinon une connoiſſance qui convient à pluſieurs choſes ſemblables, comme le portrait d'un homme conviendroit à tous les viſages qui luy reſſembleroient? Qu'eſt-ce qu'un raiſonnement, ſinon une connoiſſance produite par une autre connoiſſance, comme nous voyons qu'un mouvement eſt produit ſouvent par un autre mouvement? Certes, ſi l'on met une fois que la penſée, l'intention, & la réflexion, peuvent provenir d'un corps

animé par une forme materielle, il sera bien difficile de prouver que le raisonnement & les idées de l'homme ne sçauroient provenir que d'un corps animé aussi par une forme materielle.

Au reste, il est malaisé de separer ainsi le raisonnement d'avec la pensée : & il est ce semble bien facile de prouver, que déslors qu'une substance est capable de penser, elle est aussi capable de raisonner, qu'elle est pourveûë d'une volonté & d'un libre-arbitre, & en un mot, qu'elle est en estat d'agir comme les hommes. Les anciens Philosophes, & mesme les Peres de l'Eglise, ont

LII. Toute ame qui peut penser & agir pour une fin, peut aussi raisonner, & se déterminer librement.

prouvé que nous avions un Libre-arbitre par cét argument général, que tout ce qui eſt capable de connoiſtre, peut connoiſtre le bien & le mal, c'eſt à dire, ce qui luy eſt bon, ou ce qui luy eſt mauvais: que par conſequent, en conſidérant ces deux objets, il peut les comparer enſemble, il peut déliberer, il peut ſe déterminer pour en choiſir l'un à l'excluſion de l'autre, en quoy conſiſte l'uſage de nôtre liberté. Et cela eſt ſi vray, que la définition que nous retenons encore aujourd'huy de la liberté priſe en général, eſt celle-cy, *Facultas agendi cum ratione*, la faculté

faculté d'agir avec connoiſſance de cauſe, ce *cum ratione* ſignifie cela.

De là vient que de tres-grands hommes n'ont pû comprendre que les Beſtes ne fuſſent pourveûës de raiſon, ne formaſſent de veritables ſyllogiſmes, ne déliberaſſent, & n'agiſſent avec liberté. Cela venoit du préjugé où ils étoient, ne s'étant jamais aviſez de douter ſi les Beſtes avoient en effet des penſées. D'où encore nos Philoſophes prétendent faire voir, que ce ſentiment qui accorde aux Beſtes des penſées & des connoiſſances eſt dangereux, & qu'il donne aux libertins

LIII. Quelques Philoſophes ont accordé la raiſon aux beſtes.

Vide Valeſium Philoſ. Sacra.

occasion d'en tirer une mauvaise consequence. Il n'y a rien de plus naturel, disent-ils, que de raisonner ainsi: Les Bestes pensent, & apperçoivent les objets: donc elles connoissent le bien & le mal: donc elles déliberent & choisissent l'un pour fuïr l'autre: donc elles agissent pour une fin: donc elles raisonnent. Tout cela se fait en elles sans aucune ame spirituelle; qu'est-il donc besoin d'une ame spirituelle pour les hommes? Ceux qui sont dans ces sentimens, & qui ont une idée si avantageuse des animaux, ne font pas réfléxion à ces consequences; l'accoûtumance

dans laquelle ils ont vescu, fait que ne doutant point d'une part que les Bestes ne pensent par le moyen d'une ame materielle, & n'usent de quelque sorte de raisonnement, ils ne doutent point aussi d'une autre part, que nous ne pensions par le moyen d'une ame spirituelle, & il n'y a que cette heureuse accoûtumance qui apprivoise l'esprit à accorder deux choses si éloignées.

LIV. S'il est possible qu'un agneau fuye le loup sans connoissance.

Quelques-uns, en faveur des Bestes, ou pour justifier leur propre préjugé, demandent comment on peut s'imaginer qu'un petit poulet s'enfuye, & se cache sous les aisles de la poule; aussi-

tost que le milan siffle dans l'air, sans estre d'ailleurs apperceû? Comment il est possible qu'un agneau d'un jour conçoive une si grande horreur à la premiére veûë du loup, qu'il s'enfuye en tremblant, qu'il se mette à couvert de cét ennemi sous la brebis sa mere; & que cependant il n'ait point de peur du chien, quoy-qu'il l'entende japper en colere, & qu'il le voye mordre tout ce qui se rencontre? Quels ressorts peut-on se figurer dans cét agneau, qui se débandent à la veûë du loup, & non à celle du chien, quoy-que ces deux Bestes soient si semblables, que les

Bergers ont souvent de la peine à les distinguer ?

Mais si l'on procede ainsi par voye d'admiration, on pourra aussi faire l'étonné à son tour, & dire comment peut-on s'imaginer qu'un petit poulet connoisse la voix du milan qu'il n'avoit jamais entenduë ? En bonne foy, qui a dit à l'agneau, que cét objet qu'il voit de loin est un loup, que c'est son ennemi, qu'il le veut devorer ? qui l'a averti de s'en donner de garde, de s'enfuïr vers sa mere qui pourra mieux le défendre de cette cruelle beste ? Et si le chien est si semblable au loup, comment sera-t-il possible que

LV. S'il est possible qu'il le fasse avec connoissance.

l'agneau ait le discernement si fin, que n'ayant jamais veû ni l'un ni l'autre, il les reconnoisse parfaitement, & qu'il juge que l'un est son ennemi, & l'autre son garde? En verité, si l'admiration peut passer icy pour une raison, il faudra donner l'avantage à ceux qui ne sçauroient croire que cét agneau agisse par connoissance. Car enfin, qu'il puisse agir ainsi par la seule disposition de son corps, & qu'il soit determiné par le loup à fuïr, & par le chien à demeurer, ou par la brebis à s'approcher; nous avons des exemples, où de semblables mouvemens se font sans connois-

ſance. Une aiguille de fer s'approche de l'aiman, & ne s'approche pas d'une autre pierre qui luy eſt toute ſemblable, & elle s'enfuit à la preſence d'un autre aiman oppoſé diverſement. Pourquoy donc ne pourroit-il pas ſe faire que l'approche du loup, ou ſa ſimple veûë, c'eſt à dire, les rayons de lumiére refléchis du loup, & entrant dans l'œil de l'agneau, le déterminer à fuïr, & cela par la neceſſité de la natûre, & non pas par la détermination d'aucune connoiſſance?

LVI. Si par le mot d'ame ou d'inſ-

Il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui demandent avec tant d'admiration, quels reſ-

tinct nous comprenons mieux la nature des Beſtes, que par les reſſorts méchaniques.

ſorts peuvent eſtre ainſi débandez par le loup & non par le chien, explicaſſent eux-meſmes, par quel moyen ces diverſes connoiſſances, & ces differentes réſolutions ſont produites dans l'agneau, afin qu'il apprehende l'un, & s'enfuïe, & qu'il aime l'autre, & l'attende ſans crainte ? Il faut bien neceſſairement reconnoiſtre dans l'agneau quelque diſpoſition du corps, qui luy faſſe appercevoir l'un comme ennemi, & l'autre comme ami : appellez cela *Inſtinct*, ou de quelqu'autre nom qu'il vous plaira, cette diſpoſition du corps y eſt abſolument neceſſaire : mais ſi cette diſ-

position naturelle suffit pour donner ces diverses connoissances, ne suffira-t-elle pas pour causer ces divers mouvemens, puis qu'il est indubitable que la connoissance est une operation infiniment plus parfaite que le mouvement ?

LVII. Les operations des Bestes marquent non seulement de la connoissance, mais aussi de l'intelligence.

Il y en a encore qui persistant dans l'admiration, demandent comment il est possible qu'un singe, ou qu'un élephant fassent sans connoissance les choses que nous sçavons qu'ils font? Un chien mesme pourroit-il apprendre à chanter sa partie avec son maistre * ? Pourroit-il danser en cadence au son du violon, s'il n'entendoit, & s'il ne connoissoit? pour-

* Vide Horarium oratione peculiari de ratione brutor.

roit-il à certains mots ſauter, & à d'autres s'arreſter ? pourroit-il chercher avec tant d'empreſſement ſon maiſtre, & traverſer quelquefois une riviére pour prendre le chemin le plus court ; & quelquefois ſe détourner pour aller trouver un chemin bien éloigné, ne pouvant ſurmonter les obſtacles qui luy empeſchoient le paſſage du plus proche ? Que pourroit faire autre choſe une perſonne qui conſidéreroit attentivement les choſes, & qui conſulteroit à prendre ſes meſures, pour arriver au plûtoſt où l'on ſe propoſe d'aller ? Ces perſonnes donc penſent que ce ſont autant

de démonstrations, qui font voir clairement que les Bestes agissent avec connoissance, & mesme avec raison. Car enfin des actions qui se font si à propos, eû égard à une fin, se font par un principe, non seulement connoissant, mais encore intelligent. Une simple connoissance ne suffit pas pour toutes ces actions; il faut connoistre une fin; il faut considérer les divers moyens qu'il y a de parvenir à cette fin: il faut discerner quel est le meilleur, & aprés cela il faut le choisir, & se déterminer à agir d'une maniére plûtost que d'une autre. Or qu'est-ce que tout cela, si ce ne

sont des operations d'un principe intelligent?

LVIII. La symphonie d'un orgue ne peut estre sans la conduite d'un principe intelligent.

Il est vray certainement, toutes ces actions des Animaux sont trop bien conduites, pour estre faites sans connoissance & sans intelligence : mais nous pouvons concevoir que cette intelligence qui les fait agir, peut leur estre appliquée en deux maniéres : ce qui se fera entendre par un exemple. Lors qu'entrant dans une Eglise, ou si vous voulez dans une grotte d'une maison de plaisance, j'entens une agréable symphonie d'un orgue, je dois incontinent juger, que des accords si bien concertez ne sçauroient estre faits

ſans la conduite de quelque perſonne intelligente.

Mais auſſi je puis concevoir que cette perſonne peut s'eſtre appliquée en deux maniéres à faire tout ce concert ; ou bien en s'aſſeïant elle-meſme au pied de l'orgue, & joûant de ſes doigts ſur le clavier ; ou bien ayant fait une machine, qui tournant par le moyen de l'eau & de certaines roûës, touche à propos les clefs, & faſſe ainſi toute cette muſique, ſans que perſonne s'en meſle davantage. Que ſi je ſuppoſe que ces orgues ſont touchées immediatement par quelque perſonne, & non pas par le moyen d'une

LIX. Ce principe peut eſtre appliqué en deux maniéres.

nous pouvons considerer que ce principe peut estre appliqué en deux maniéres à produire toutes ces actions : ou bien en préparant la machine, & donnant au corps des Bestes une telle disposition, qu'elles-mesmes agissent par ressorts, à peu prés comme ces orgues automates des grottes : ou bien nous pouvons considerer que ce principe intelligent est immediatement appliqué dans le corps des Bestes, comme une forme qui les anime, & qui produit elle-mesme tous les mouvemens que nous voyons en elles, comme ce Musicien fait la symphonie en touchant luy-mesme les

clefs de l'orgue avec ses doigts. Mais en ce cas nous devons aussi-tost penser que ce principe ainsi appliqué, & cette ame connoissante qui produit immediatement tous ces mouvemens, sçait parfaitement la maniére dont se doivent faire ces mesmes mouvemens ; & il seroit, ce semble, aussi ridicule de s'imaginer que cette ame pût ainsi mouvoir si à propos les jambes, tantost d'une façon, tantost d'une autre, pour marcher, sans sçavoir pourtant comment se doivent faire ces mouvemens, qu'il est absurde de croire qu'un homme qui ne sçait rien de musique, & qui n'a jamais

appriſ à joûër des inſtrumens, puiſſe faire les mouvemens neceſſaires pour une juſte ſymphonie.

LXI.
L'ame des Beſtes ne peut eſtre le principe immédiat de leurs mouvemens.

Mais eſt-il poſſible que l'ame des Beſtes ſçache naturellement ce que les hommes avec toute leur Philoſophie ne peuvent comprendre? Quoy, l'ame d'un chien ſçaura comme il faut envoyer des eſprits en un endroit, & les retirer d'un autre, enfler un certain muſcle & en deſenfler un certain autre, & faire tout le reſte qui eſt neceſſaire pour marcher ? Il ſçaura donc comme quoy il faut premiérement dilater le diaphragme, élargir la poitrine, atti-

rer l'air, enfler les poulmons, puis les presser tout d'un coup, & ouvrir la gueule pour aboyer? Sans mentir, si l'on se peut figurer que l'ame d'un chien a toutes ces connoissances, on aura sujet de porter envie aux Bestes.

LXII. Ni l'ame des hommes non plus, qui ne fait que vouloir, le reste se faisant par machine.

Ne dites pas que cette raison prouveroit que dans les hommes les mouvemens se feroient aussi par machine, & non pas par la conduite de l'ame, puis qu'aussi l'ame des hommes ne sçait pas comment se doivent faire la pluspart de nos mouvemens. C'est en effet ce que nos Philosophes prétendent; que nostre ame n'est pas la cause immediate des mouvemens,

non pas mesme des volontaires. Nous ne mouvons le doigt que par le moyen des muscles, ni les muscles que par le moyen des nerfs & des esprits, ni les esprits que par le moyen du cerveau : de sorte que remontant jusques dans le principe du mouvement, il faut reconnoistre un endroit où est le siége principal de l'ame, & d'où elle peut commander tous les mouvemens qui se passent dans nostre corps. Et comme pour faire cette douce symphonie dont nous venons de parler, il n'est pas besoin que l'organiste sçache quelle est la disposition particuliére des souflets, ou

des flûtes; il ſuffit qu'il re-muë luy-meſme ſes doigts, ſuivant ſon art, & auſſitoſt les touches s'abbatront, les ſoupapes des tuyaux s'ouvriront, le vent s'inſinuëra, le ſon ſe formera, & tout cela ſe fera par une neceſſité méchanique, ſuivant la diſpoſition naturelle de la machine, qui a eſté ainſi préparée par un Ouvrier intelligent. De meſme, afin que nous marchions, il n'eſt nullement neceſſaire que nous connoiſſions les conduits par où il faut envoyer des eſprits, ou les muſcles qui doivent eſtre retirez, point du tout: il ſuffit que noſtre ame veüille, & qu'en voulant elle pren-

ne elle-meſme le mouvement, ou la ſituation qu'elle a naturellement en voulant, de quelque façon que cela ſe faſſe : auſſi-toſt de certaines petites valvules s'ouvrent comme les ſoupapes des tuyaux dans les orgues : les eſprits qui ſont renfermez dans la cavité du cerveau, comme le vent dans le Somier, s'inſinüent par ces ouvertures, & s'écoulent par le conduit des nerfs, juſques dans les muſcles qu'ils font enfler. Ceux-ci en s'enflant ſe reſſerrent, en ſe reſſerrant ils retirent le membre où leur teſte eſt attachée; & ainſi enfin ſe fait le mouvement par une ſuite

M. Louvet explique autrement le mouvement des membres.

méchanique & necessaire, selon la disposition de la machine qui a esté divinement bien préparée par un ouvrier infiniment intelligent. Et c'est ce que remarque Aristote, que pour mouvoir les membres, il n'est nullement necessaire que l'ame soit effectivement presente en toutes les parties du corps : mais qu'il suffit qu'elle soit en quelque endroit déterminé, & que l'ame agissant en cét endroit, le mouvement s'en ensuivra, *parce que chaque membre est ainsi disposé à faire ces mouvemens par une necessité naturelle ;* Saint Thomas rapporte en plusieurs endroits ce passage, & l'approu-

De anim. mot. c. 7.

1. p. q. 76. a. 8.

ve aussi pour ce point, qui ne regarde que la cause du mouvement.

On ne peut pas dire que l'ame des Bestes pourroit agir de la sorte, ayant son siége principal en quelque endroit particulier, d'où elle pourroit aussi vouloir & commander le mouvement. Mais outre ce qui a esté dit, pour faire voir que l'ame des Bestes ne sçauroit avoir un siége particulier; on sçait d'ailleurs, qu'elles n'agissent point par voye de commandement. C'est le propre de l'homme d'agir de la sorte; ayant esté fait à l'image, & à la ressemblance de Dieu, qui n'agit au dehors que par

LXIII. Les Bestes n'agissent pas comme les hommes, en se déterminant, & en commandant.

empire, *Fiat lux*, Que la lumiére ſoit faite, & incontinent la lumiére fut faite; n'y ayant créature, pour inſenſible qu'elle ſoit, qui n'entende, pour ainſi dire, la voix de Dieu, & qui n'obéïſſe à ſa volonté. C'eſt ainſi avec quelque proportion que nous agiſſons ſur nos corps. Nous voulons que le doigt ſe remuë, & incontinent le doigt eſt remüé, comme s'il avoit compris la volonté de noſtre ame, & qu'il ſe fuſt mis incontinent en devoir d'obéïr à ſon commandement. Mais les Beſtes n'agiſſent pas de la ſorte; elles ne commandent point leur mouvement, puiſqu'elles

les ne ſe déterminent nullement elles-meſmes, étant plûtoſt déterminées par les objets. Ainſi puiſqu'en nous l'ame ne fait rien à l'égard du mouvement, que vouloir, ſe déterminer, commander; il eſt, ce ſemble, inutile de donner aux Beſtes des ames, puiſqu'elles ne veulent, ni ne ſe déterminent, ni ne commandent.

LXIV. Agir en homme; & eſtre agi en Beſte.

Je ne veux pas entreprendre d'expliquer ici comment ſe fait en nous ce premier mouvement de noſtre ame, qui donne le branle à tout le reſte du corps. C'eſt un ſujet qui demande un peu plus d'étenduë que je n'ay réſolu d'en donner à ce diſ-

cours ; & qui pourtant ne seroit pas inutile, n'ayant pas encore esté traité avec toute la clarté qu'on pourroit desirer. Je me contente de faire quelque réflexion sur ce qui se passe en nous ; & par ce moyen l'on comprendra aisément la différence qu'il y a entre agir en homme, & estre agi en Beste.

LXV. Quelques mouvemens qui préviennent nos volontez.

N'est-il pas vray qu'à la premiére veûë de certains objets, nostre cœur a des mouvemens extraordinaires? Il palpite quelquefois avec violence, & d'autres fois ses batemens sont tout entrecoupez, & fort lens, selon nostre disposition & la na-

ture des objets. Cela se passe en nous, sans que nostre ame se mesle de vouloir ces mouvemens, ou de les commander; & il n'y a, ce semble, que la seule machine qui joüe en cecy, & qui, comme par un ressort débandé, est déterminée par la presence de l'objet à avoir ces agitations extraordinaires: ce qui a fait dire à Aristote, que le cœur, & quelques autres de nos parties, sont *comme des Animaux séparez*, ayant la faculté d'éxercer leurs mouvemens particuliers indépendamment de tout l'Animal. N'est-il pas vray encore que tres-souvent à ces veüës surprenan-

De anim. motione c. 11.

tes, qui nous touchent extraordinairement, nous sommes determinez à nous approcher, ou à nous retirer? Un enfant, à la veûë d'un serpent, fremit tout d'un coup, il s'écrie, il s'enfuit: au contraire, à la veûë d'une pomme, il soûrit, il s'approche, il étend la main pour la prendre, & pour la manger: tout cela se fait sans déliberation; il n'y a point en cela d'empire de la volonté; c'est la propre disposition du corps, qui, à la veûë de ces objets, fait faire tous ces mouvemens.

LXVI. Quelques mouvemens qui suivent Mais aussi n'est-il pas vray, que bien souvent en voyant les objets, nous les considé-

rons avec plus de réflexion, & que nous nous déterminons librement & volontairement, à aller vers ces objets, ou à nous en retirer? Agir de cette premiére maniére, c'est agir par instinct, ou plûtost c'est estre agi, & poussé par une détermination necessaire, selon le rapport de l'objet avec la disposition du corps. Mais agir de cette seconde maniére, c'est agir en homme, c'est à dire, se mouvoir par choix, & par la détermination de la volonté. Ce n'est pas que souvent il n'y ait des pensées, & mesme quelque sorte d'inclination de la volonté dans ces actions, que nous faisons natu-

La détermination de nos volontez.

rellement par inſtinct : mais quand il y en a, elles ne font que ſuivre la détermination qui eſt déja faite, par la diſpoſition du corps ; & c'eſt la difference qu'il y a en nous, entre agir naturellement par inſtinct, & agir humainement par choix & par volonté : quelquefois les actions préviennent les penſées, & la détermination de la volonté, & pour lors elles ſont *animales*, ou *naturelles* ; & quelquefois l'empire de la volonté précede les actions du corps, qui pour lors ſont *humaines & volontaires.*

LXVII. Les penſées ſont inutiles dans ceux

Pour agir par inſtinct, la volonté eſt inutile auſſi-bien que les penſées ; puiſque s'il

y a pour lors des pensées, elles ne font que suivre les mouvemens du corps qui ont déja précedé. La volonté donc & les pensées n'étant necessaires que pour les actions & les mouvemens volontaires; & les Bestes les plus parfaites n'ayant point de ces sortes de mouvemens, & ne se mouvant jamais que par instinct; on doit dire aussi qu'elles n'ont aucunes pensées, ni aucunes volontez, & que tous ces détours extraordinaires d'un chien qui cherche son Maistre, ou qui danse au son du violon, se font à peu prés comme les mouvemens que nous faisons par impetuosi-

des Animaux, qui ne se déterminent point eux-mesmes.

té à la veûë de quelque objet extraordinaire.

LXVIII. Le corps d'un animal comparé à une Ville par Ariſtote.

Que ſi l'on a de la peine à concevoir que tous ces Animaux puiſſent apprendre à faire des choſes ſi merveilleuſes, & qu'ils puiſſent les exécuter par une pure coûtume ſans connoiſſance; il ne faut que conſiderer, que *tout le corps d'un animal avec tous ſes membres*, ainſi que remarque Ariſtote, *eſt comme une Ville bien reglée par de bonnes Loix, où aprés que l'ordre y a eſté une fois établi, il n'eſt plus beſoin qu'un Gouverneur ſe meſle d'avertir chaque particulier de ce qu'il doit faire, parce que chacun eſt déja porté à faire ſon devoir;*

De anim. mot. c. 10.

qu'une chose survient aprés l'autre, & se fait naturellement par coûtume. Auſſi quand une fois les membres ſont bien diſpoſez avec cette ſubordination qui les fait dépendre les uns des autres, & avec cette diſpoſition qui leur donne le moyen de faire leurs fonctions naturelles ; ou bien quand une fois à force de répeter la meſme choſe, on a accoûtumé une Beſte à faire, à de certains ſignes, certains mouvemens ; il n'eſt plus beſoin d'aucun principe intelligent, qui vienne, pour ainſi dire, avertir chaque membre de faire ſa fonction : ils ſont tous portez d'eux-meſmes

à leur devoir, & la coûtume leur fait faire naturellement tous ces divers mouvemens les uns aprés les autres.

LXIX. Les Anciens n'ont pas approfondi cette matiére.

Aprés avoir rapporté toutes les raiſons qui me ſont venuës dans l'eſprit, & les avoir pouſſées avec toute la force qu'il m'a eſté poſſible; je ne croy pas qu'on m'accuſe d'avoir diſſimulé ce qui pourroit favoriſer le ſentiment de ces nouveaux Philoſophes. Auſſi j'eſpere qu'on ſera d'autant mieux diſpoſé à écouter mes raiſons en faveur de l'opinion commune, que j'ay eſté plus fidele à ne rien omettre de ce qui peut donner de la

vraye-semblance à cette opinion extraordinaire. Mais auparavant il ne sera pas peut-estre inutile d'examiner un peu quelques endroits d'Aristote, pour voir si dans un si grand Philosophe on ne trouveroit point quelque chose qui pûst autoriser une opinion qui paroist maintenant si nouvelle & si extraordinaire. Il est vray que les Anciens ne semblent pas avoir bien examiné ce sujet: la persuasion avec laquelle nous venons, pour ainsi dire, au monde, que les Bestes ont de veritables pensées, & des sentimens comme nous, a fait qu'on ne s'est gueres avisé de révoquer en doute

une chose qui nous paroist d'abord si manifeste : jusques-là, que les Platoniciens, bien loin de priver les Bestes d'ames & de connoissance, ont pourveû tous les Estres les plus materiels & les plus insensibles de leurs Formes intelligentes, pour les gouverner, & pour les faire agir suivant leur nature.

LXX. Aristote est le seul des Anciens qui s'est avisé de l'examiner.

Aristote est le seul des anciens Philosophes, autant que j'ay pû remarquer, qui a fait des réflexions particuliéres sur ce sujet. Outre ce qui a esté déja rapporté en divers endroits, voicy ce qu'il écrit : *Que la chaleur*, dit-il, *soit un effet de la Na-*

Libro de Spiritu cap. 9.

ture, cela ne peut pas souffrir grande difficulté : mais il est bien difficile de comprendre, comment la Nature des corps sçait employer si à propos la chaleur, & s'en servir comme d'un instrument pour donner à chaque chose ce qu'elle doit naturellement avoir, & imprimer sur chacune son caractere particulier, avec autant de justesse, que si ces corps avoient de la connoissance & de la raison. Et certainement, il n'est pas possible que toutes ces choses se fassent ainsi sans connoissance, & sans la conduite du raisonnement : mais d'ailleurs, on ne voit pas comment on peut attribuer à des Natures materielles la faculté de

V. Interpretem Latinum hujus loci.

connoistre. D'attribuer tout cét artifice à la force du feu, des esprits, ou des corps les plus subtils; c'est ce qui ne se peut nullement: mais de dire aussi qu'au dedans de ces corps il se trouve quelque principe qui ait cette faculté de connoistre, c'est ce qui passe toute admiration. Et nous avons le mesme sujet d'étonnement à l'égard de l'ame mesme des Animaux, puis qu'elle est de mesme nature que le feu & les esprits. Aristote en cét endroit ne parle que de l'ame des Bestes: car pour ce qui est des Hommes, il a toûjours dit que leurs ames *venoient de dehors*, & que cela leur estoit particulier, toutes les autres

Lib. 2. de gen. anim. cap. 3.

ames estant nées, pour ainsi dire, dans les corps mesmes, & estant formées de la matiére. Il dit encore qu'il n'y a que l'ame de l'homme *qui soit divine, & qu'elle n'a aucune ressemblance dans ses operations avec les operations du corps.*

2. de anima c. 2. t. 2. & cap. 3. t. 29.

LXXI.

Aristote nie absolument que les Bestes pensent.

On voit par ce passage qu'Aristote avoit tres-bien connu la difficulté qu'il y a, d'attribuer aux corps & aux Bestes des connoissances. Mais ce qu'il n'a fait que proposer icy par voye d'admiration, il semble qu'il l'ait assûré nettement en un autre endroit, où, en parlant des Animaux, & les comparant les uns avec les au-

Hist. animal. c. 1.

tres, il dit ces paroles expresses. *De tous les Animaux, il n'y a que l'Homme seul qui ait la faculté de penser. Homo unus ex numero animalium omnium vim obtinet cogitandi.*

LXXII. Remarque de Scaliger sur ce passage d'Aristote.

Je sçay bien que Scaliger a repris l'Interprete, d'avoir traduit le mot de βουλεύεσθαι par celuy de *cogitare*: & il dit que ce mot Grec signifie dans sa force, méditer à part soy, & déliberer sur une affaire. Mais la langue Greque n'a pas d'autre terme qui signifie plus expressément ce que nous disons en François *penser*, & en Latin *cogitare*: car celuy de νοεῖν, est encore plus consacré à l'Homme, puis-qu'Aristote,

pour distinguer nostre ame de celle des Bestes, ne luy donne jamais autre nom que celuy de νοῦς.

Les paroles qui suivent aprés celles que je viens de rapporter d'Aristote, n'autorisent pas beaucoup la remarque de Scaliger. *Et quoique les autres Animaux*, dit-il, *soient pourveûs de memoire, & capables de discipline; il n'y a pourtant que l'Homme qui puisse se ressouvenir.* Par ces paroles qu'Aristote a répetées mot à mot en un autre endroit, il semble qu'il ait accordé aux Bestes la connoissance, puis qu'il les reconnoît pourveûës de memoire; & que s'il les prive de con-

LXXIII. La Memoire & la Réminiscence d'Aristote.

De Mem. & Rem. cap. 2.

noissance, ce n'est que de cette sorte de connoissance qui se fait avec une réflexion particuliere dans les délibe-rations, & dans la recherche que nous faisons pour nous ressouvenir. Mais il est cer-tain qu'Aristote a distingué autrement la Memoire & la Réminiscence; car, selon lui, la memoire ne consiste que dans une *image, & une re-presentation imprimée sur la substance de l'endroit du corps où est le sens commun, à peu prés de même que les figures sont representées sur de la cire par l'impression des cachets:* de sorte qu'avoir la memoire de quelques choses, *c'est avoir les figures de ces choses*

De Mem. & Rem. cap. 1.

ainsi representées. Au lieu que la Réminiscence emporte outre cela une certaine Perception de l'esprit, qui fait qu'en *se ressouvenant, on sçait cela même qu'on se ressouvient:* ce qui est commun à toute sorte de pensées, puis qu'il est impossible de penser sans sçavoir que l'on pense. Ainsi Aristote disant que les Bestes ne se ressouviennent nullement, & qu'il n'y a que l'Homme qui ait la faculté de se ressouvenir; il ne faut point trouver étrange, s'il a dit aussi que l'Homme seul entre tous les Animaux étoit capable de penser. Ce Philosophe a donc crû que les Bestes n'avoient Ibid.

point de veritables pensées.

LXXIV. *Aristote a dit souvent que les Bestes sont des machines Automates.*

Il ne reste aprés cela, sinon qu'Aristote ait reconnu que les Bestes étoient des Automates, & qu'elles ne se mouvoient que par machine, & par des ressorts préparez. Et c'est aussi ce qu'il a dit bien clairement; car voici comme il parle, expliquant comment se fait le mouvement des Animaux. *Comme ces machines qu'on appelle Automates*, dit-il, *dés lors qu'on les remuë tant soit peu, d'une certaine maniere, font incontinent leurs mouvemens par la force des ressorts débandez ...... Aussi les Animaux se meuvent de même,*

De Animal. motione c. 7.

ayant des os & des nerfs comme autant d'instrumens dispo-sez par l'industrie de la Nature, qui font en eux ce que font dans les machines les piéces de bois & de fer avec leurs res-sorts. Il dit la mesme chose ailleurs. *Il peut se faire*, dit-il, *que dans les Animaux une chose en meuve une autre, & que leurs corps soient comme ces merveilleux automates: car en effet, ils sont composez de membres qui ont cette faculté, mesme lors qu'ils sont en repos,* de pouvoir faire certains mouvemens aussi-tost qu'on les y détermine. Et comme dans ces machines, *il n'est nullement besoin que quelqu'un y touche actuellement quand*

2. de gen. anim. c. 1. post med.

elles ſont leurs mouvemens, pourveú qu'on l'es ait auparavant touchées : auſſi on en peut dire autant des Animaux.

LXXV. *Et que dans l'homme meſme les mouvemens des membres ne ſe font pas immediatement par l'ame.* De anim. motione cap. 8.

Dans l'homme meſme, il ne veut pas que l'ame faſſe immediatement le mouvement des membres, ou qu'elle y ſoit actuellement preſente, pour les regir dans leurs operations. Outre ce qui a eſté déja rapporté cy-deſſus, voicy comme il parle. *Il arrive en cecy*, ce ſont ſes paroles, *comme quand on a entre les mains quelque choſe d'inanimé, par exemple, lors que quelqu'un remuë un baſton : car il eſt manifeſte que l'ame n'eſt point là-dedans, ni*

dans l'extrémité du baſton la plus éloignée, ni dans celle qui eſt dans la main. Et pour cette meſme raiſon, ſi nous diſons que l'ame n'eſt point dans le baſton, comme un principe interne de ſon mouvement; nous devons dire auſſi qu'elle n'eſt pas non plus dans la main: car ce qu'eſt le baſton à l'égard de la main, la main l'eſt à l'égard du poignet, & celuy-cy à l'égard du coude. Et il n'importe de rien que ces parties ſoient conjointes avec le reſte du corps, ou qu'elles ne le ſoient pas: & toute la difference que nous y trouvons, c'eſt que *le baſton eſt une partie que nous pouvons ſeparer du corps;* au lieu que la main

& le bras ſont des parties inſéparables.

LXXVI. L'on commence à éclaircir toutes ces difficultez.

Mais il eſt temps enfin de donner l'éclairciſſement neceſſaire à toutes ces premiéres difficultez, & d'établir le ſentiment commun des Philoſophes, qui eſt que les Beſtes n'ont pas à la verité des connoiſſances ſpiritüelles qui n'appartiennent qu'aux ſeules ames raiſonnables, & aux purs eſprits; mais qu'elles ont néanmoins des connoiſſances ſenſibles, qui peuvent fort bien convenir à tous les Animaux que la nature à pourveûs de divers organes des ſens. Et certainement ce ſeroit une choſe bien étrange, & bien peu

peu sortable à la sagesse infinie que nous remarquons dans les ouvrages de la nature, si elle avoit pris le soin de former des yeux & des oreilles, qui ne serviroient que pour une parade exterieure, & non pas pour voir, ou pour entendre. Que s'il n'est pas moins certain que les Bestes voyent & entendent, qu'il est manifeste qu'elles ont des yeux & des oreilles; n'est-il pas encore indubitable qu'elles connoissent, puisque voir, entendre, & géneralement sentir, emporte du moins quelque sorte de connoissance, & qu'une intime perception du costé de l'ame n'entre pas

moins dans l'essence de la veûë & du sentiment, que le fait du costé du corps, l'exterieure disposition de l'organe?

LXXVII. Connoissances sensibles, & connoissances intellectüelles.

Pour bien démesler une matiére si embarassée, je croy qu'il ne faut que bien expliquer ce que c'est que connoissance spiritüelle, & ce que c'est que connoissance sensible; & si l'on peut faire voir la nature de l'une & de l'autre, avec leur difference, je suis persüadé que toutes les raisons que je viens de rapporter ne nous feront pas grand peine; & qu'au contraire, il ne nous sera pas fort malaisé de prouver qu'en effet les Bestes ont

des connoissances sensibles. Voicy donc, ce me semble, ce qui peut contribuer à l'intelligence de ces choses.

LXXVIII. *Qu'il y a en nous des connoissances intellectüelles.*

La connoissance spiritüelle, ou, si vous voulez, intellectüelle, est une perception intime, par laquelle nous appercevons tellement un objet, que nous nous appercevons de cela mesme; c'est à dire, une perception qui emporte essentiellement avec elle une espece de réflexion qu'elle fait indivisiblement sur elle-mesme, en sorte que nous connoissons fort bien que nous connoissons. Mais la connoissance sensible est une simple perception d'un objet sans cet-

te réflexion. Nous n'avons qu'à nous consulter nous-mesmes, & à considérer ce qui se passe en nous, pour bien comprendre la nature de ces connoissances, de ces perceptions, & de ces réflexions que je viens de dire. Quand je pense à Dieu; & qu'aprés avoir considéré la disposition admirable du monde, je viens à raisonner un peu, & à tirer cette conséquence, Dieu existe; je pense tellement à cette existence de Dieu, que je sçay intimement que j'y pense. Il n'est pas besoin que je fasse un autre acte de l'entendement, par lequel je me refléchisse sur cette pre-

miére penſée, pour dire oui.
Il eſt vray, je penſe maintenant à Dieu, & à ſon exiſtence : ſans faire cette réflexion par un nouvel acte ; le premier ſuffit pour me faire ſçavoir que je penſe ; parce que de la façon que je penſe pour lors, je ne le fais pas à mon inſceû ; je penſe en connoiſſant que je penſe ; & cette ſorte de penſée eſt eſſentiellement, & indiviſiblement réflexive ſur elle-meſme.

Il en eſt pour l'ordinaire de meſme, quand dans l'imagination je me figure une roſe ; ou lors qu'ayant les yeux ouverts, j'apperçois un objet. Car je me repreſente LXXIX. *Meſme dans nos imaginations & dans nos ſentimens.*

tellement la figure d'une rose, & je la considére d'une telle maniére, que je connois indivisiblement cela mesme. Et quand je m'apperçois de cét objet, en le voyant, je le voy de telle sorte, que je puis dire en moy-mesme, ouï je le voy, & je connois cela mesme que je l'apperçoy. Dans nos songes mesmes, nous ne laissons pas de nous appercevoir ainsi avec cette indivisible réflexion, puisqu'en effet nous nous en souvenons: ce qui seroit impossible, si nous ne nous fussions nullement apperceûs que nous pensions voir les choses comme nous les songions. De sorte que dans

nos sentimens, dans nos imaginations, dans nos songes mesmes, il intervient pour l'ordinaire des connoissances intellectüelles, c'est à dire, des perceptions qui sont indivisiblement réflexives sur elles-mesmes.

Mais quelquefois aussi nous avons des perceptions qui n'emportent nullement avec elles ces sortes de réflexions, & où nous appercevons, sans nous appercevoir que nous appercevions. Par exemple, souvent il arrive qu'ayant l'esprit extressmement occupé à la considération de quelque objet qui nous plaist beaucoup, nous sommes tellement ab-

XXC. Qu'il y a aussi en nous des connoissances sensibles.

sorbez dans cette considération, qu'il ne nous reste plus moyen de penser presque à autre chose. Ainsi ayant les yeux ouverts, nous ne nous appercevons pas seulement des objets qui sont devant nous, & une personne de nos amis aura pû passer sans que nous y ayons pris garde. En cette rencontre je demande, si l'on peut dire que nous ayons veû cette personne ? A la verité, j'ay déja supposé que nous ne nous en étions point apperceûs ; mais aussi ce n'est pas-là ce que je demande. Je ne demande pas si l'on s'en est apperceû, puisque je suppose que non ; mais je

demande si l'on a veû cette personne, qui a passé devant nous, lors que nous avions les yeux ouverts, & que rien ne manquoit, ni du costé de l'organe, ni du costé de l'objet, ni du costé du milieu pour faire la vision. L'avons-nous veûë? Si vous dites que non, il n'y a point à hésiter, vous devez donc dire que nous étions aveugles. Cette conséquence est naturelle; car celuy-là est aveugle, qui ayant les yeux ouverts, ne voit point en plein jour ce qui se passe devant luy, lors qu'il ne manque rien au dehors de tout ce qui est necessaire à la vision. Vous direz peut-

estre qu'une des conditions necessaires est l'attention, qui manque en cette rencontre; mais prenez garde, s'il vous plaist, que si cette attention est necessaire pour nous appercevoir que nous voyons, elle peut ne l'estre pas pour voir; & je ne demande pas maintenant si nous nous appercevons, mais seulement si nous voyons.

XXCI. Que l'on peut voir sans s'en appercevoir.

Pour ne pas m'arrester icy trop long-temps, il me semble que nous devons dire absolument que nous avons veû. Car enfin, il est évident que pendant tout ce temps-là nous n'étions pas aveugles. Nous sçavons cela, & nous le disons, com-

me l'ayant ainsi experimenté, & sentant fort bien qu'en effet nous n'étions pas aveugles, que nous avions des yeux, que la lumiére ne nous a point disparu, que les choses étoient comme elles sont maintenant. Il est donc manifeste que nous voyions pour lors aussi-bien que nous voyons à cette heure; & toute la difference qu'il y aura, c'est que maintenant nous voyons avec cette attention, & que tantost nous voyions sans elle. D'où je conclus que l'on peut voir sans cette attention particuliére, je veux dire, sans s'appercevoir que l'on voit.

Mais d'ailleurs, il est évident aussi que *voir*, emporte essentiellement quelque sorte de connoissance & de perception vitale. Car enfin, voir n'est pas recevoir des rayons de lumiére, ni avoir une image de l'objet representée au fond de l'œil; voir, dit quelque chose de plus; puis que toutes ces representations optiques pourroient se faire dans un œil artificiel. Et à nous consulter nous-mesmes, nous sommes convaincus par nostre propre experience, que dans cette rencontre nous voyions d'une maniére qui dit quelque chose de plus. Cette maniére particuliére ne peut

estre que la perception vitale, & c'est ce que nous appellons proprement sensation, ou sentiment. Il y a donc en nous des sentimens & des perceptions vitales, qui ne sont point réflexives sur elles-mesmes, & qui se font en nous, sans que nous nous appercevions; & c'est ce que nous appellons des connoissances sensibles, qu'il faut necessairement reconnoistre, à la différence des intellectüelles.

Et pour nous convaincre pleinement de cecy, nous n'avons qu'à faire réflexion sur ce qui nous arrive tous les jours en lisant un livre avec quelque application. XXCII. *Exemple, où l'on sent & où l'on voit.....*

Nous ſommes attentifs au ſens des paroles, & nous n'avons nulle attention à conſidérer les lettres, qui font par leur diverſe figure, & par leur arrangement, toute la ſuite du diſcours. Nous ne prenons pas garde ſi les caractéres ſont bien formez ou non, quand d'ailleurs l'impreſſion eſt aſſez nette pour ne nous pas arreſter. Il pourra y avoir de l'Italique meſlé avec le Romain, ſans que nous nous en appercevions ; & quelquefois meſme noſtre application ſera ſi grande, que nous ne ferons pas ſeulement réflexion ſur la langue en laquelle le livre eſt écrit. Il faut donc

reconnoistre que dans cette rencontre nous n'appercevons point les lettres & les mots de ce livre avec cette perception réflexive, par laquelle nous puissions nous rendre compte à nous-mesmus de ce que nous appercevons, & qui nous fasse appercevoir que nous appercevons.

Mais d'ailleurs, il est manifeste que nous avons veû toutes ces lettres, que nous avons remarqué leur figure, que nous les avons distinguées les unes des autres, que nous les avons considérées avec cette liaison qu'elles ont entre elles pour composer les mots; & sans cela, *XXCIII. Sans connoissance intellectüelle.*

nous n'en aurions jamais pû pénetrer le sens, que nous avons néanmoins fort bien compris. N'est-il donc pas manifeste encore que nous pouvons voir & remarquer les objets, & les distinguer les uns des autres, sans avoir de ces perceptions réflexives, que nous avons appellé spiritüelles ? Il faut donc aussi reconnoistre en nous de ces sortes de connoissances, que nous avons appellées sensibles.

XXCIV. Qu'il y a des perceptions si fines, qu'on ne s'en souvient presque pas.

Il est vray qu'il y a quelquefois des perceptions si fines & si délicates, que toutes spiritüelles qu'elles sont, elles échapent mesme à nostre propre connoissance, de

sorte que nous ne nous en appercevons pas, ou que du moins nous ne nous souvenons pas de nous en estre apperceûs, comme il arrive souvent dans les songes, où nous avons certainement eû de ces perceptions réflexives, sans que pourtant nous puissions nous en souvenir. Et peut-estre qu'on voudra dire, que comme quelquefois nous oublions les choses que nous avons le mieux sceûës; on ne doit pas trouver étrange que nous ne puissions nous souvenir de ce qui a passé si legerement dans nostre esprit. De sorte que dans ces rencontres, si nous ne pouvons point nous rendre com-

pte à nous-meſmes des particularitez que nous avons veûës dans le caractére des lettres de ce livre, il ne s'enſuit pas pour cela que nous ne les ayons veûës avec cette perception, qui nous faiſoit ſçavoir à nous-meſmes que nous appercevions, mais cela nous fait entendre ſeulement que nous pouvons l'avoir oublié.

XXCV. Qu'il y en a d'autres dont on ne s'apperçoit point du tout.

Mais cela même, qu'il y ait des perceptions ſi fines & ſi délicates, que quelque ſoin que nous prenions, nous ne pouvons les remarquer, ni nous en ſouvenir ; c'eſt ce que je prétendois montrer, & ce ſont ces perceptions que j'appellois ſenſibles. Ne

dites pas pourtant que nous les oublions, parce qu'enfin pour oublier, il faut avoir ſceû quelquefois. Or nous n'avons jamais ſceû que nous appercevions dans les rencontres que je viens d'expliquer; & ſi lors même que nous liſions actuellement, quelqu'un fût venu nous interrompre, & nous demander compte des lettres & du caractére, nous aurions eſté auſſi en peine que ſi nous n'euſſions jamais leû, & il nous faudroit jetter les yeux tout de nouveau ſur le livre, pour en remarquer l'impreſſion. Nous oublions, il eſt vrai, ce qu'effectivement nous avons apperceû dans

les songes : mais enfin, nous nous souvenons, du moins en général, d'avoir apperceû quelque chose ; & lors qu'on vient à en toucher quelque particularité, nous trouvons justement que c'est cela même ; comme il arriva autrefois à Nabuchodonosor, lors que Daniel luy raconta distinctement les songes, dont ce Roy ne pouvoit lui-même se ressouvenir ; mais ici il n'y a rien de semblable. Nous avons beau nous tourmenter à nous remettre dans l'esprit ce que nous pouvons avoir veû ; on a beau nous interroger, & nous tourner de tous côtez ; plus nous y faisons réflexion,

& mieux nous voyons qu'en effet nous n'avons jamais sceû comment étoit faite une certaine lettre : de sorte que quoy-que nous l'ayons fort bien veûë & distinguée entre toutes les autres, nous ne l'avons jamais apperceûë avec cette sorte de perception qui nous fait sçavoir intimement cela mesme que nous appercevons. Ainsi je ne pense pas qu'on me conteste davantage, qu'il n'y ait dans nous de certaines perceptions, dont nous ne pouvons nous appercevoir, & que nous avons appellé des connoissances sensibles, à la différence des intellectüelles, qui essentiellement ont

cela, qu'indivisiblement elles nous font appercevoir que nous appercevons.

XXCVI. Que les Bestes n'ont point des connoissances spirituelles, mais qu'elles en ont de sensibles.

Aprés quoy il me semble qu'il n'est pas fort malaisé de voir la verité du sentiment commun des Philosophes que j'ay entrepris de défendre. Et si l'on fait réflexion à la difference de ces deux sortes de connoissances, on verra d'abord que toutes les difficultez qui ont esté proposées contre cette opinion, s'évanoüissent d'elles-mesmes; & qu'en effet toutes ces raisons prouvent bien que les Bestes n'ont point de connoissances spiritüelles, ce que nous accordons volontiers; mais qu'elles ne prou-

vent nullement que les Bestes n'ayent des connoissances sensibles. Ainsi quand on dit que nous faisons, sans y penser, plusieurs mouvemens, qui sont d'ailleurs tres-reglez, & tres-bien proportionnez à la fin que nous pourrions nous estre proposé nous-mesmes ; on veut dire seulement que dans ces rencontres nous n'avons point des connoissances intellectüelles, puis qu'en effet nous n'y prenons nullement garde, & n'en sçavons rien pour la pluspart du temps ; mais on ne peut pas contester, ce me semble, qu'il n'y intervienne de ces connoissances sensibles, à peu

prés semblables à celles que je viens d'expliquer, & que nous avons, en faisant quelque lecture avec application.

XXXVII. La raison & la Phantaisie. Mais il faut remarquer que nous avons en nous deux Facultez de penser & d'agir; l'une est simple, & purement spiritüelle, que nous appellons *la Raison*, ou la *Faculté raisonnable* : l'autre est composée & materielle, que nous appellons la *Phantaisie*, ou l'*Imagination*. Le discernement de ces deux Facultez est, à mon avis, un des points des plus importans de toute la Philosophie Morale aussibien que de la Naturelle & de la Métaphysique. Je croy pouvoir montrer que les fau-

tes

tes qu'on commet dans la pratique , à l'égard des mœurs, proviennent toutes de la Raiſon ; & que les erreurs où l'on tombe, à l'égard des Sciences ſpeculatives, proviennent toutes de la Phantaiſie : & de plus, que la peine que nous avons ſouvent dans le diſcernement des choſes, ſoit pour les mœurs, ou dans les Sciences, vient du peu de ſoin que nous prenons de bien diſtinguer les operations de la Raiſon d'avec celles de la Phantaiſie.

XXCVIII. La Volonté & l'Appetit.

Quoy qu'il en ſoit, comme dans la Raiſon, c'eſt à dire, dans la Faculté raiſonnable, nous diſtinguons

deux puissances; l'une, pour considerer les objets, laquelle est appellée *Entendement*; l'autre, pour agir, & nous porter à poursuivre les objets, ou à nous en retirer, que l'on appelle *Volonté*: Aussi dans la Phantaisie Aristote & Saint Thomas ont distingué comme deux facultez; l'une, pour representer & appercevoir les objets, qui répond à l'entendement, & qui retient le nom général d'*Imagination*; l'autre, pour agir, & nous porter à fuir, ou à poursuivre les objets, que nous appellons *Appetit sensible, ou sensitif*: ce qui répond à la volonté, laquelle est appellée par Saint

Thomas un *Appetit raisonnable.*

Aprés avoir montré qu'il y a en nous des connoissances sensibles, qui sont les operations de la pure Phantaisie, qui répondent aux connoissances intellectüelles de la faculté raisonnable; il est facile de faire voir qu'il y a encore des appetits sensibles, qui seront aussi des operations de la pure Phantaisie, & qui répondront aux actes de la Volonté. C'est une suite necessaire de ce que j'ay déja établi; & comme dés lors qu'on admet un entendement, il faut necessairement reconnoistre une volonté,

XXCIX. Où il y a des connoissances sensibles, il y a aussi des appetits sensibles.

parce qu'il eſt impoſſible d'avoir la faculté de contempler les objets, ſans ſe pouvoir porter à les pourſuivre, ou à les rejetter : auſſi, ſi l'on eſt une fois convaincu qu'il y a des connoiſſances ſenſibles, on le ſera de meſme qu'il y a des appetits ſenſitifs ; parce que s'il y a des mouvemens qui nous faſſent appercevoir les objets, il y en a auſſi qui nous les font pourſuivre.

XC. *Exemple de l'appetit ſenſible qui eſt en nous.* Mais ces appetits, ou ſi je les oſois ainſi appeller, ces volontez ſenſibles, paroiſſent clairement dans l'exemple que j'ay rapporté. Car en liſant, non ſeulement nous remarquons fort

bien les lettres, mais auſſi nous les parcourons toutes. Nous mouvons les yeux à propos pour lire tous les mots les uns aprés les autres. Nous revenons aprés avoir parcouru toute la ligne ; nous tournons le feüillet, aprés que la page eſt finie ; & tout cela ſe fait avec dépendance des perceptions, & par la détermination qui ſuit des objets que nous avons remarquez, puis qu'en effet, nous ne mouvons la teſte pour recommencer une ligne, ſinon parce que nous avons remarqué que nous avions achevé de parcourir la précedente. Et ce ſont ces mouvemens qui ſe

sont ainsi en consequence des perceptions, & des connoissances sensibles, que nous appellons des volontez sensibles, ou, pour parler plus réguliérement, des actes de l'appetit sensitif.

XCI. A la verité, les Bestes n'agissent pas par les principes plus parfaits que nous.

Nous disons donc, qu'à la verité il ne faut pas attribuer aux Bestes rien de plus que ce qui se trouve dans les hommes. Les Animaux peuvent sans doute faire tous leurs mouvemens de la mesme maniére, ou par les mesmes principes que nous faisons les nostres dans plusieurs de ces rencontres, où il y a infiniment plus d'industrie que dans tous les mouvemens des Bestes. Et

certainement il ne seroit point raisonnable de vouloir que le bruit que fait un chien en abboyant, se fasse avec plus de connoissance que le son des paroles d'un Prédicateur.

XCII. *Mais qu'elles agissent aussi par des principes à peu prés semblables aux nostres.*

Mais aussi, à considérer la grande ressemblance qui se trouve entre la maniére d'agir des animaux & celle des hommes, il faut dire sans doute qu'elle procede à peu prés des mesmes principes dans les uns & dans les autres. N'est-il pas vray qu'un chien voit son maistre, & que dans la foule il le distingue de tous les autres hommes, de la mesme maniére que nous voyons les

lettres dans un livre, & que dans une ſi grande multitude de nous les diſtingnons les unes des autres ? Pourquoy donc ce chien s'adreſſeroit-il à cét homme plûtoſt qu'à un autre, s'il ne l'avoit veû & diſtingué de la ſorte ? Pourquoy luy feroit-il tant de careſſes ? Pourquoy donneroit-il par tant de ſauts extraordinaires, des marques d'une ſi grande allegreſſe, ſi en le reconnoiſſant il n'avoit reſſenti quelque impreſſion, qui le détermine à faire tous ces treſſaillemens, du moins en la maniére que nous reſſentons quelque impreſſion qui nous détermine à mouvoir les

yeux en lisant, sans que d'ailleurs nous y fassions aucune réflexion? Il est donc indubitable que tous ces mouvemens du chien qui s'approche, qui saute, & qui caresse son maistre, procedent du sentiment qu'il a eû, & qu'ils se font en consequence de la veûë, c'est à dire, par la détermination des connoissances sensibles qui ont précedé, de la mesme maniére que les mouvemens de nos yeux & de nôtre teste se font en consequence de la veûë que nous avons eûë des lettres, & du discernement sensible que nous en avons fait. Ainsi il y a dans cette Beste des con-

noissances, & des appetits sensibles, puisqu'elle voit, qu'elle sent, qu'elle distingue les objets, & qu'elle agit en consequence de ces sentimens.

XCIII. Les raisons des nouveaux Philosophes prouvent bien que les Bestes n'ont point de connoissances spiritüelles.

Les raisons qui ont esté alleguées cy-dessus, pour montrer que les Bestes ne sçauroient avoir des connoissances, à moins qu'elles ne fussent pourveûës de raison & d'une ame spiritüelle, n'ont aussi nulle force aprés le discernement que nous venons de faire des deux sortes de connoissances. Car il est bien vray, que pour les connoissances spiritüelles, qui surviennent pour l'ordinaire dans nos senti-

mens mesmes, il faut un principe indivisible, dont la force & l'énergie estant répanduë dans toutes les parties du corps, fasse que tous les divers sentimens soient néanmoins apperceûs par cét indivisible principe : ce qui ne pouvant convenir à un principe materiel, nous concluons, suivant le raisonnement de Saint Grégoire de Nysse, que nous avons une ame spiritüelle, puisque nous experimentons que ce *nous*, qui sent dans toutes les diverses parties du corps, est un *nous* entiérement indivisible; & que le mesme *nous* qui voit, est aussi le mesme *nous* qui touche, ou qui entend.

XCIV. *Mais elles ne prouvent rien à l'égard des connoissances sensibles.*

Mais à l'egard des connoissances sensibles, il n'en est pas de mesme : comme il n'y a là aucune réflexion, par laquelle l'animal puisse se dire à luy-mesme, je voy, je touche, je sens; aussi il n'est nullement necessaire que ce principe qui le fait ainsi voir & sentir, soit indivisible; il peut estre répandu par tout le corps, & mesme il peut quelquefois se diviser, lors que l'on coupe l'Animal en piéces, de mesme façon que le principe qui donne la vie aux Plantes se peut partager, lors qu'on arrache un rejetton d'un Arbre, & qu'on le transplante.

Davantage, il est vray que cette réflexion indivisible que nous faisons sur nos pensées spirituelles par ces pensées mesmes, est quelque chose de si relevé & de si au dessus de la portée des corps, qu'il n'est pas possible d'imaginer une substance materielle, pour subtile, & pour penétrante qu'elle soit, qui puisse en venir là. Il est encore tres-veritable, que ces pensées ne peuvent proceder que d'une substance, qui soit aussi pourveüe de la faculté de raisonner, de déliberer, de vouloir, de se déterminer : ce sont des suites indispensablement necessaires, & qui nous

XCV. Les perceptions sensibles peuvent estre sans liberté & sans raison.

convainquent aiſément, que nous, qui experimentons en nous toutes ces facultez, nous ſommes pourveûs d'un principe plus parfait que tout ce qu'on peut imaginer de corporel, c'eſt-à-dire, d'une ame ſpiritüelle. Mais pour les connoiſſances ſenſibles, rien de tout cela n'eſt requis. Ce ſont des operations qui ne ſont pas au deſſus de la matiére : les objets ne ſont que des corps, & des corps ſinguliers qui ſont actuellement preſens, qui agiſſent ſur les organes des ſens, & qui y cauſent de certaines émotions. Le principe qui exerce le ſentiment, le fait à la verité d'une maniére ad-

mirable, & si vous voulez, incomprehensible ; mais enfin il le fait sans cette réflexion, & sans cette attention, qui seule est le caractére de la spiritüalité de nostre ame, & ainsi ce peut estre un principe materiel.

L'autorité d'Aristote ne favorise nullement les nouveaux Philosophes. Car lors qu'il dit que les animaux sont comme des machines automates, il ne dit rien, de quoy tout le monde ne demeure d'accord. Il n'y a personne qui ne reconnoisse en effet que le corps des animaux est une machine admirable, pourveûë d'une infinité de petits ressorts,

XCVI. Il est vray ce que dit Aristote, que le corps des Animaux est une machine.

qu'un Ouvrier infiniment induſtrieux a arrangez avec une adreſſe incomprehenſible. Nous convenons tous en ce point ; & il ne s'agit que de ſçavoir ſi outre cette machine du corps ſenſible, il n'y a pas encore là-dedans une forme qui anime, & qui gouverne cette machine ; & c'eſt de quoy Ariſtote ne douta jamais.

XCVII. Et que les Beſtes ne penſent point.

Ce qu'il aſſeûre, qu'il n'y a que l'homme ſeul entre tous les animaux qui ait la faculté de penſer, & de ſe reſſouvenir, peut avoir un tres-bon ſens : car outre que le mot Grec, dont il ſe ſert, ſignifie *délibérer*, & conſulter, ſelon la remarque de

Scaliger; si nous y prenons bien garde, nous trouverons aussi que le mot *Cogitare*, dont s'est servi l'Interprete d'Aristote, & celuy de *Penser*, dont nous nous servons, signifie la mesme chose que le βουλεύεσθαι d'Aristote; & qu'en effet nous ne disons *penser*, ou *cogitare*, que pour exprimer l'attention serieuse & la réflexion que nous faisons sur quelque chose. Et en ce sens nous disons aussi avec Aristote que les Bestes ne pensent point: ce qui n'empesche nullement qu'elles n'ayent de veritables sentimens, & des connoissances sensibles.

XCVIII. Qu'on ne peut nier que les Bestes n'ayent des ames.

De tout cecy on peut tirer quelque éclaircissement, pour sçavoir quel peut estre ce Principe qui fait toutes ces operations sensibles dans les Animaux : Car ces Philosophes qui ne veulent pas que les Bestes ayent des connoissances, ne veulent pas aussi qu'elles ayent des ames : Ainsi le principe de leurs actions ne consiste, selon eux, que dans les ressorts & dans l'arrangement de leurs parties. Je trouve encore que parmi les Peres, Saint Grégoire de Nysse a assûré que les Bestes n'ont point d'ame ; & que ce qu'on appelle ame dans les Animaux ou dans les Plantes, ne par-

De Opif. Hom. c. 15. & c. 30.

ticipe pas plus veritablement de la nature de l'ame, qu'une pierre qui auroit la ressemblance du pain, participe de la nature du pain. Sans m'arrester à expliquer le sens de ce Pere, qui est bien éloigné de la pensée des nouveaux Philosophes, il me semble, qu'à moins que de faire une question de nom, & de vouloir changer l'institution & l'usage des mots, on ne peut nier que les animaux n'ayent des ames. Ce seroit une entreprise bien puérile, si l'on vouloit dire que les Animaux ne vivent point. Ils vivent sans doute, & ils meurent aussi. Il faut donc qu'ils ayent

en eux quelque principe qui les fasse vivre : & ce principe, de quelque nature qu'il puisse estre, est ce que nous appellons une Ame. Ainsi on ne peut, ce me semble, sans quelque sorte de puérilité, contester au fond, que les Bestes n'ayent une ame.

XCIX. *Si l'ame des Bestes est le sang ou les esprits.*

Maintenant, pour déterminer ce que c'est que cette ame, quelques-uns se servent des expressions de la Sainte Ecriture ; & Saint Basile ne croit pas qu'un Chrétien puisse estre en peine de sçavoir quelle est la nature de l'ame des Bestes, aprés que la Sainte Ecriture a si souvent déterminé que

Hom. 8. in Hex.

ce n'est que leur sang. Quelques-uns néanmoins, nonobstant tous ces Passages, ne pensent pas estre dans l'erreur pour avoir d'autres sentimens, & pour dire que l'ame des Bestes consiste particuliérement dans un feu tres-subtil, & tres-agissant, qui estant répandu dans tous leurs membres, leur donne cette vigueur qui les entretient dans l'action, & dans la vie. Il y en a qui expliquant tout par le moyen de leurs Atomes, pensent nous donner de grandes lumiéres, quand ils nous disent que de ces petits corps les plus délicats, qu'on appelle *Esprits*, sont ceux qui sont la

nature de l'ame ; & suivant cette explication, il faut dire tout au contraire de ce que dit Saint Grégoire de Nysse, sçavoir que l'ame de l'homme n'est ame que par metaphore, & que celle des Bestes est la seule qui doive estre appellée veritablement ame, puisque ce mot dans son origine signifie la mesme chose que celuy *d'esprit*, c'est à dire, ce qu'il y a de plus subtil & de plus actif dans le corps.

C.

Qu'il n'y a ni a tomes, ni esprits, ni corps ima-inable qui suffise pour faire

C'est une chose admirable, que tous ces Philosophes qui nous reprochent perpetüellement que nous voulons les payer de mots qui ne signifient rien, & que

nous leur répondons à toutes leurs demandes par une Vertu, ou par une Forme, pensent nous donner un grand éclaircissement sur ce sujet, en nous disant ce qu'ils disent à toutes les questions, que ce sont de certains atomes, de certains esprits, ou un certain feu, qui assûrément ne sont que des mots aussi vagues que le sont ceux de formes ou de vertus, & qui ne nous donnent pas plus de lumiére pour voir le détail des choses, que font les qualitez occultes. Je n'entreprens pas icy de faire voir le peu de raison que ces Messieurs ont de se donner dans cette

La fonction d'une ame.

rencontre de l'avantage par-deſſus les Philoſophes ordinaires ; mais je m'arreſte ſeulement à montrer qu'il n'y a ni feu, ni atomes, ni eſprits, ni corps imaginable, pour ſubtil & pour agiſſant qu'il puiſſe eſtre, qui ſoit capable de faire la fonction d'une ame, & d'eſtre le Principe des ſentimens & des connoiſſances que j'ay fait voir qui ſe trouvent dans les Beſtes. Je ne parle pas maintenant des raiſons générales, qui prouvent que l'ame eſtant une forme, & toute forme devant penetrer la matiére, & luy eſtre intimement preſente en toutes ſes parties, nulle forme ne peut eſtre

estre un corps (entendant par le corps une substance complete, & étenduë suivant ses trois dimensions) parce que nul corps ne peut penetrer un autre corps. Ces raisons, quelque belles & quelque convainquantes qu'elles soyent, ne feroient pas d'impression sur des esprits qui sont déja prévenus, & qui ont de la peine à souffrir seulement le mot de formes, bien loin de vouloir penetrer les raisons qui nous convainquent de leur existence. Sans sortir de nostre sujet, voicy une preuve qui me semble assez forte, pour établir ce que j'ay avancé.

CI. *Les raisons qui prouvent que nous avons une Ame spiritüelle..*

Si je demande à quelqu'un de ces Messieurs comme quoy l'on peut démontrer que nous avons une ame spiritüelle ; ils me répondront sans doute que c'est par la propre expérience que nous avons de certaines operations qui se passent en nous, & qui sont de telle nature, qu'il n'y a corps au monde qui soit capable de les produire ; & qu'ainsi il faut qu'il y ait en nous un principe de ces operations qui ne soit pas un corps, mais un pur esprit, c'est-à-dire, une ame spiritüelle.

CII. *Prouvent aussi que les Bestes ont*

Mais appliquons ce raisonnement à nostre sujet. Nous sommes convaincus

que les Bestes voyent, qu'elles sentent, qu'elles apperçoivent en quelque maniére les objets, & les distinguent les uns des autres. Il est évident que voir, sentir, appercevoir, & distinguer les objets, sont des operations qui ne peuvent proceder d'aucun corps imaginable, prenant le corps simplement pour une substance complete & étenduë en longueur, en largeur, & en profondeur. Divisez cette substance en tant de petits morceaux qu'il vous plaira; donnez à toutes ces parties les figures du monde qui nous sembleront les plus propres; arrangez-les, mouvez-les,

une ame, qui n'est pas un corps complet.

tournez-les en tout sens ; jamais vous n'en viendrez à me faire concevoir que ces parties ainsi meûës & arrangées, puissent voir, & sentir, & appercevoir les objets de la façon que j'ay montré que les Bestes les apperçoivent, & les reconnoissent. Il faut donc que dans ces Animaux, outre ce corps sensible, & cette substance étenduë que nous découvrons par nos sens, il y ait quelque principe que nous ne voyons pas, & qui fasse en eux à proportion, ce que fait en nous nostre ame raisonnable, c'est-à-dire, qui ait la faculté de produire ce que nul corps ima-

ginable n'est capable de faire.

On dira peut-estre que cette raison prouveroit que les Bestes mesmes ont une ame raisonnable & spirituelle : Car en disant que nos operations ne peuvent provenir d'aucun corps imaginable, nous concluons d'abord que le principe d'où elles partent n'étant pas un corps, doit estre un pur esprit. Si donc nous disons que les sentimens des Bestes ne peuvent estre produits d'aucun corps, il faut aussi qu'ils procedent d'un pur esprit. Mais il faut remarquer que nous parlons autrement du principe de nos opera-

CIII. Cette ame des Bestes est materielle, quoy qu'elle ne soit pas un corps complet.

tions que de celuy des operations des Bestes. Nous disons que les pensées des hommes ne peuvent provenir non-seulement d'aucun corps, mais encore d'aucun principe materiel, pour parfait qu'il puisse estre d'ailleurs ; & qu'ainsi ce principe doit estre un esprit : Mais pour les sentimens des Bestes, nous disons à la verité qu'ils ne peuvent estre faits par aucun corps imaginable, mais nous ne disons pas qu'ils ne puissent proceder de quelque principe materiel ; au contraire, nous disons que ces pensées qui emportent cette réflexion qu'elles font indivisiblement sur

elles-mesmes, sont le seul caractére de la spiritualité ; & que ces connoissances sensibles des Bestes n'ont rien de si disproportionné à la matiére, qu'elles ne puissent proceder d'un principe corporel.

CIV. Exemple.

Si nous prenions un homme qui eust passé toute sa vie à travailler aux mines ; qui n'eust jamais rien veû que de l'or & de l'argent ; qui ne sceust ce que c'est que graveûre ou sculpture ; & qu'on luy fist voir l'impression de quelque excellente figure faite sur de la cire avec un cachet : n'est-il pas vray que cét homme en considerant ce cachet simple-

ment comme une piéce de métal, sans s'aviser encore de la graveûre qui y est, sçeroit un peu en peine de sçavoir comment un morceau d'argent de mesme nature que celuy qu'il manie tous les jours, est capable de former sur de la cire une figure si réguliére ? N'est-il pas vray encore, que si cét homme estoit tant soit peu raisonnable, il pourroit dire, non, il n'est pas possible qu'un effet si extraordinaire provienne d'une piéce d'argent, en considérant ce métal comme il l'a toûjours consideré, c'est-à-dire, comme un corps de soy-mesme irrégulier, malleable, & fusile. Ne pour-

ra-t-il pas donc conclure, qu'il faut asseûrément que dans ce cachet il y ait quelque chose d'extraordinaire, qui ne soit pas simplement de l'argent, tel qu'il l'a toûjours consideré jusqu'alors ? Ouï sans doute il le pourra. Mais davantage, si on le pressoit de dire ce qu'il pense encore de la nature de ce principe, qui peut former sur la cire cette figure, & s'il ne croit pas qu'il faille dire que c'est un pur esprit ? S'il a luy-mesme de l'esprit, il dira sans doute que non, parce qu'aprés tout, cét effet qu'il remarque, tout extraordinaire qu'il luy paroist, & tout incapable qu'il est d'estre

produit par une simple piéce d'argent, n'est pas néanmoins si au-delà de la puissance corporelle, qu'il ne puisse estre produit par quelque chose de corporel, tel que pourroit estre une semblable figure gravée sur le métal.

C V.
Les operations des Bestes démontrent qu'il y a en elles quelque chose outre le corps sensible.

Nous en disons de mesme à l'égard des Bestes. Certainement il n'est pas possible que leurs operations procedent du corps, en prenant le corps simplement comme une substance que nous voyons étenduë suivant ses trois dimensions : il ne suffit pas mesme d'y ajoûter des figures, des arrangemens de parties, ou des mouvemens ;

rien de tout cela n'est capable de nous faire comprendre comment une Beste pourroit sentir : il faut donc dire qu'il y a outre tout cela quelque autre principe, que nous appellons *la forme* ; & puis que ces operations ne sont pas au-delà de la puissance corporelle, il n'est pas besoin de dire que cette forme est un pur esprit, mais ce peut estre une forme materielle.

CVI. *Quelques-uns ne reconnoissent point d'autres estres corporels que ce qui est un corps.*

Quelques-uns des nouveaux Philosophes dans la pleine persuasion où ils sont qu'on ne les croira pas, avoûënt franchement qu'ils ont l'esprit trop grossier pour comprendre cette Philosophie ; qu'une si grande sub-

tilité les paſſe; & que pour eux ils ne peuvent point concevoir qu'il y ait au monde autre choſe de corporel que ce qui eſt un corps, c'eſt-à-dire, une ſubſtance étenduë en longueur, en largeur, & en profondeur. Ces Meſſieurs, en parlant avec une ſi grande humilité, pourroient bien en dire tant, qu'on viendroit à prendre toutes ces expreſſions pour une déclaration ſincére, & non pas pour une ironie. Les Epicuriens accouſtumez à raiſonner ſuivant les ſens, ne reconnoiſſoient dans la nature que les choſes ſenſibles; & quand on leur parloit des Eſprits, ils faiſoient les humbles, &

disoient de mesme qu'ils n'avoient pas l'esprit assez subtil pour concevoir une substance qui ne fust ni noire ni blanche, ni dure ni molle, ni courte ni longue, ni en un mot étenduë. Ces gens-là prétendoient se railler, & ils étoient persuadez que tout le monde auroit pour eux des sentimens pareils à ceux qu'ils avoient eux-mesmes, & qu'on ne les prendroit pas pour des esprits grossiers, quand ils feroient profession de n'avoir pas la conception assez fine pour comprendre qu'il y eust rien dans la nature que des corps. Mais par malheur il s'est trouvé que le monde n'a pas eû

pour eux toute la condescendance possible ; & que ce qu'ils prétendoient dire ainsi par raillerie, a esté pris fort sérieusement. En effet, il faut avoir l'esprit bien grossier, pour ne pas concevoir que nos propres conceptions ne peuvent provenir que d'un pur esprit.

CVII. Qu'il y a des choses corporelles qui ne sont pas elles-mesmes des corps.

Nos Philosophes n'apprehendent-ils pas qu'il ne leur arrive quelque chose de semblable, lors qu'ils font une protestation si solennelle, qu'ils ne reconnoissent au monde rien que de corporel ou de spiritüel ; & qu'ils ajoûtent que parmi les choses corporelles, ils ne conçoivent rien que ce qui est

une substance étenduë en longueur, en largeur, & en profondeur. Mais quoy, ne reconnoissent-ils pas qu'il y a du mouvement dans la Nature? Et le mouvement est-ce à leur avis une substance étenduë en longueur, en largeur, & en profondeur? Quoy donc, seroit-ce une chose spiritüelle, c'est à dire, une substance qui pense? Direz-vous que le mouvement, c'est le corps mesme qui se meut? Mais prenez garde de ne dire vous-mesme quelque chose de plus inconcevable que ce que vous faites profession de ne pouvoir comprendre. Qu'une boule soit en repos,

il eſt certain qu'alors il n'y a point de mouvement en elle. Qu'en ſuite elle ſoit pouſſée, & qu'elle commence à ſe mouvoir ; il eſt encore certain qu'elle a pour lors un mouvement, qui n'eſtoit pas en elle auparavant, & que ce mouvement luy eſt ſurvenu de nouveau. Le mouvement n'eſt pas un pur néant : il faut donc dire que quelque choſe de nouveau eſt ſurvenu. Cette choſe ne peut eſtre une ſubſtance étenduë en longueur, en largeur, & en profondeur, puis qu'il eſt bien viſible qu'il n'eſt point ſurvenu à cette boule aucune nouvelle ſubſtance étenduë de la

ſorte ; & ce ſeroit une imagination bien plaiſante de croire qu'il y euſt là deux corps, l'un ancien, qui ſeroit la boule, & l'autre nouveau, qui ſeroit le mouvement. La boule donc & le mouvement ne ſont pas deux corps. Et cependant le mouvement eſtant ſurvenu de nouveau au corps de la boule, il faut reconnoiſtre quelque choſe qui n'eſt pas corps, & qui appartenant néanmoins au corps, eſt quelque choſe de corporel ; & c'eſt ce que nous appellons des Modes, ou des Accidens.

CVIII. Qu'outre les modes,

Je ne voy rien au monde de plus convainquant que

Il y a encore des Formes, qui ne ſont pas des corps.

la neceſſité de reconnoiſtre ainſi les modes des corps & leurs accidens, en ſorte que ces choſes eſtant de nouveaux modes ſurvenus aux corps, ne ſoyent pas elles-meſmes de nouveaux corps. Or il me ſemble que par la meſme conviction nous ſommes dans la neceſſité de reconnoiſtre d'autres choſes, que nous appellons *Formes ſubſtantielles*; & qui n'eſtant ni corps, ni modes, ou accidens des corps, ſont néanmoins quelque choſe de corporel. Car comme déſlors que nous concevons que le corps eſt dans le mouvement où il n'eſtoit pas auparavant, nous concluons qu'il

y a quelque chose qui est survenu de nouveau, à raison de quoy nous pouvons dire veritablement que ce corps est meû, luy qui auparavant estoit en repos: aussi puis que dans un animal qui vient de naistre, nous trouvons que le corps a maintenant une certaine disposition qu'il n'avoit pas auparavant, par laquelle il est rendu capable de sentir, & de connoistre en quelque maniére; nous devons absolument dire qu'il est survenu à ce corps quelque chose de nouveau, qui le constituë dans cét état, & à raison de laquelle nous pouvons dire veritablement, voila un ani-

mal. Il faut donc necessairement qu'il y ait là-dedans une Forme substantielle ; puis que par ce mot nous n'entendons autre chose que cét état, ou cette diposition, ou enfin cette chose, qui fait que ce corps devient animé, & à raison de laquelle nous disons que c'est là un animal.

CIX. Difference des formes & des modes.

Il faut bien remarquer la différence qu'il y a entre les modes, ou accidens, & les formes substantielles : Car quand une boule, aprés avoir esté quelque temps en repos, reçoit le mouvement ; la substance de la boule, qui estoit peut-estre d'yvoire, n'est pas pour cela chan-

gée : C'est toûjours de l'yvoire, & elle n'a changé que selon le mode, ou l'accident. De mesme une cire, pour estre faite ronde de quarrée qu'elle estoit, ne change pas pour cela de substance ; elle est toûjours cire comme auparavant, & elle n'a fait que changer de figure. De sorte que le mouvement & la figure ne constituënt pas de nouvelles substances, mais seulement de ces nouveaux composez, que nous appellons accidentels. Comme icy la figure ne constituë pas une nouvelle cire, c'est à dire, une substance, mais seulement un *rond*, ou une *cire ronde* qui n'est qu'un

nouveau compoſé accidentel: Mais dans la production d'un animal, il y a quelque choſe de plus que d'accidentel: Car il eſt manifeſte que nous pouvons dire qu'il y a au monde un animal qui n'y eſtoit pas auparavant. Or un animal eſt une ſubſtance, dont la nature eſt infiniment differente de toute ſubſtance, qui ne ſeroit point animée. Et comme l'homme fait, ſans contredit, une ſubſtance particuliére, differente de toute autre ſubſtance corporelle: auſſi à proportion tout animal doit faire une ſubſtance differente de toute autre ſubſtance corporelle. Or cette

nouvelle ſubſtance n'eſt nouvelle, & n'eſt ſubſtance d'animal, qu'en vertu de cette nouvelle choſe qui luy eſt ſurvenuë, & qui luy donne la faculté de ſentir, & de faire toutes ſes fonctions, & qui en un mot le conſtituë en eſtre d'animal. Il faut donc dire que cette nouvelle choſe eſt une Forme ſubſtantielle, puiſque par ce mot nous n'entendons que cela meſme qui conſtituë une ſubſtance; & qui ſurvenant de nouveau, fait une nouvelle ſubſtance, ou qui la corrompt en ſe retirant.

Qu'y a-t-il en toute cette doctrine qui ne ſoit tres-clair & tres-intelligible, *C X. La doctrine des Formes n'a rien*

que de raisonnable. & mesme tres-manifeste? Pourquoy donc ces nouveaux Philosophes prennent-ils tant de plaisir à déclamer contre la doctrine des Formes? Pourquoy s'efforcent-ils de la faire passer pour absurde & pour inconcevable? Si nous faisions en cecy comme ces Messieurs qui expliquent la pluspart des questions par des hypotheses arbitraires; si nous mettions seulement, comme par une supposition faite à plaisir, qu'il y a des formes & des ames dans les animaux; je ne croy pas qu'ils pûssent trouver rien à redire à cette hypothese. Il n'est pas impossible qu'il y ait dans la Nature

Nature des ames qui soient les formes des animaux, puis que la raison nous convaint que nous avons des ames, & que les décisions des Conciles ne nous permettent point de douter que ces ames ne soient de veritables formes des hommes. Il n'est pas impossible non plus que ces formes soient materielles, quoy-que ce ne soient point des corps complets, & des substances étenduës; puis que nous sçavons qu'il y a des formes accidentelles, comme sont les modes, qui n'estant pas des corps, sont néanmoins quelque chose de corporel. Il n'est pas impossible qu'une

De Vienne, sous Clem. V. De Latran, sous Leon X.

de ces formes substantielles soit unie avec un corps disposé pour cela, & fasse avec luy un Tout, & un animal, qu'elle distingue de toute autre espece ; puis que nostre ame est unie de cette sorte à nostre corps, & nous distingue de tout le reste des animaux. Il n'y a donc dans cette hypothese rien d'impossible.

CXI. Cette doctrine prise pour une simple hypothese...

D'ailleurs, ayant une fois supposé ces formes, nous expliquons tres-commodément toutes les productions de la Nature : nous faisons aisément comprendre la difference qu'il y a entre un changement purement accidentel, que nous appellons

alteration, & une production substantielle, que nous appellons *génération*, & *corruption*. Nous expliquons encore la maniére d'agir des animaux; ce qu'on ne peut faire sans cela, quelque recherche que l'on fasse de la disposition particuliére de la machine qui fait le corps des animaux. S'il n'y avoit dans les Bestes que de ces mouvemens que nous appellons naturels, comme sont l'agitation du cœur, la digestion, & semblables; peut-estre seroit-ce une chose assez raisonnable de vouloir expliquer cela par la disposition d'une certaine machine, pourveû néanmoins qu'on

reconnust de bonne foy que tout ce que l'on diroit sur cette disposition particuliére, seroit aussi vague & aussi indéterminé que le mot général de forme ou de qualité. Mais quand on vient à considérer la diversité prodigieuse des actions spontanées, & que l'on fait réflexion que toutes ces actions dans leur diversité, sont néanmoins tres-propres à une fin générale, qui est toûjours le bien & la conservation de l'animal, & qu'elles vont à cette fin dans toutes les circonstances particuliéres, par les voyes les plus courtes, & les plus asseûrées qu'on sçauroit imaginer; certainement

il n'y a machine au monde qui puisse nous satisfaire.

Mais si nous reconnoissons une fois qu'il y a une ame dans les animaux qui apperçoive les objets, qui les distingue, & qui par la veuë & le sentiment soit determinée à agir; nous n'avons plus nulle peine à comprendre comment se font toutes ces diverses actions, puis que l'exemple de ce que nous experimentons en nous-mesmes nous instruit suffisamment, & nous convaint que ces mouvemens se peuvent faire dans les Bestes, comme ils se font en nous, par la direction d'un principe, qui connoist, & qui distingue les

CXII. Est préferable à l'opinion de la machine.

objets. Ainſi, à ne conſidérer ces deux maniéres d'expliquer la nature des animaux, que comme deux hypotheſes, dont l'une ſuppoſe une ame, & l'autre de certaines diſpoſitions de la machine qu'on ne ſçauroit d'ailleurs déterminer; je ne croy pas qu'on puiſſe raiſonnablement conteſter que celle qui ſuppoſe des ames, ne ſoit ſans comparaiſon la plus naturelle.

CXIII. *Cette doctrine des Formes n'eſt pas une pure hypotheſe.*

Mais d'ailleurs, j'ay fait voir poſitivement qu'il n'y a diſpoſition imaginable de machine qui ſuffiſe à nous faire concevoir comme quoy les Beſtes peuvent ſentir & appercevoir, comme elles

sentent & apperçoivent; & que par consequent il faut necessairement reconnoistre quelque chose outre toutes ces dispositions de parties & de ressorts que nous connoissons. Ainsi, il ne reste plus aprés cela aucune vrai-semblance à l'hypothese des machines; & le sentiment qui reconnoist les ames, ne doit plus passer pour une simple hypothese, mais pour la pure verité.

CXIV. Objection renouvellée que Dieu peut faire....

Il me reste encore à résoudre une difficulté qu'on pourroit faire, suivant ce qui a esté déja proposé au §. 20. & aux suivans, pour faire voir qu'absolument des machines sont capables de tous

les mouvemens que nous remarquons dans les Bestes. Car enfin, Dieu ne peut-il pas faire une machine avec cette industrie, que ressemblant parfaitement à un animal, elle en imite les actions? En ce cas, nous prendrions cette machine pour un animal; nous n'y pourrions remarquer aucune difference qui la fit distinguer des autres Bestes: & quoy qu'il en soit, de ce que nous venons de dire des connoissances & des perceptions sensibles, qui se trouvent en nous, nous ne pouvons nullement sçavoir si en effet les Bestes ont de semblables connoissances: nous n'avons jamais

penetré dans l'interieur de leur ame ; & tout ce que nous sçavons d'elles, est ce que nous voyons au dehors, qu'en de certaines circonstances, elles font de certains mouvemens. Or la raison qui nous a obligé de reconnoistre une ame dans les Bestes, n'est pas tirée de ce que nous voyons en elles, ces sortes de mouvemens considérez simplement comme des mouvemens ; mais c'est que nous considérons ces mouvemens comme procedans de la détermination des connoissances sensibles, qui certainement ne peuvent pas estre sans ame. Mais dans ce cas, où

nous supposerions que Dieu eust fait une machine toute semblable à une Beste, tous les mouvemens s'y trouveroient ; ils seroient produits sans aucune connoissance, & sans aucun sentiment ; nous ne trouverions aucune difference dans cette machine qui nous la fit distinguer des animaux ; en un mot, nous la prendrions pour un veritable animal. Pourquoy donc ne dirons-nous pas qu'en effet tous les animaux sont des machines ? Quelle raison nous oblige à croire que leurs mouvemens se fassent avec connoissance ? Et puis qu'on peut se passer d'un principe connoissant, pour-

quoy prend-on plaisir à s'embarasser l'esprit, en admettant sans necessité une chose aussi difficile à concevoir, qu'est une ame materielle capable de connoissance & de sentiment?

CXV. Vna machine qui imite en tous ses mouvemens les actions des animaux.

Je ne pense pas qu'on puisse m'opposer rien de plus fort aprés ce que j'ay dit, pour l'éclaircissement des autres difficultez. Voilà pourquoy je dois faire mon possible pour répondre à cette derniére objection, & j'espere aussi d'y satisfaire pleinement. On convient assez, que voir, entendre, & généralement sentir, emporte essentiellement quelque sorte de connoissance:

nos Philoſophes nouveaux en tombent d'accord; ils ſont les premiers à nous faire remarquer que le ſentiment eſt une eſpece de connoiſſance; & c'eſt pour cela que ne voulant point accorder aux Beſtes aucune connoiſſance, ils ne veulent pas auſſi qu'elles ayent aucun ſentiment. Nous convenons encore que les connoiſſances, de quelque nature qu'elles ſoient, ne peuvent abſolument provenir d'aucune machine imaginable. Ainſi, ſi nous ſuppoſons une fois que les Beſtes ſentent, & qu'elles connoiſſent, il n'y a plus ſujet de douter; & ſans difficulté nous devons dire abſolu-

ment que Dieu ne sçauroit faire une machine qui fasse ce que font les Bestes, comme nous disons hardiment, sans crainte de trop limiter la puissance de Dieu, qu'il ne sçauroit faire une machine qui fasse ce que font les hommes, parce qu'il n'y a figure au monde, ni situation de parties, ni ressorts imaginables, qui puissent produire des connoissances & des sentimens. Que si nous avons égard aux seuls mouvemens, considérez simplement en eux-mesmes comme des mouvemens; alors nous ne pouvons pas douter que Dieu ne puisse faire des machines qui fassent tous ces

mouvemens, avec toute cette variété qui se trouve dans les circonstances particuliéres. Et certainement, ce seroit avoir une idée bien petite de la puissance de Dieu, que de la limiter de la sorte, & de croire qu'il n'est pas un assez industrieux ouvrier pour faire une machine, qui ne différe que comme du plus & du moins d'une infinité de machines, que les hommes sont capables de faire. Toute la difficulté consiste donc à sçavoir, si en effet Dieu ne l'a pas ainsi pratiqué, & si les corps que nous voyons, & que nous avons pris jusques-icy pour des animaux, ne sont

que de pures machines, qui ne méritent le nom d'animal que par l'établissement de l'usage, qui fait que nous appellons animal les machines automates qui sont faites par l'industrie de la nature, & non pas par l'artifice des hommes.

CXVII. *Que Dieu ne l'a pas fait.*

Sur cela je trouve des raisons non seulement plausibles, mais convainquantes, qui prouvent incontestablement, que Dieu n'en a pas usé en effet de la sorte, & qu'à moins que d'avoûër que Dieu nous peut tromper, il faut dire que ce ne sont point là de pures machines naturelles, mais que ce sont de veritables animaux, qui

ont des connoissances & des sentimens. Il y a une infinité de choses qui ne sont point absolument au-delà de la puissance de Dieu, & que néanmoins nous jugeons impossibles, ayant égard à sa sagesse. N'est-il pas vray qu'un Ange peut prendre toutes les apparences d'un homme, & converser en cét état familiérement avec nous ? Si un le peut, trente le peuvent aussi : il n'y a donc pas de répugnance que tous ceux qui ont vescu parmi nous, & que nous avons pris pour des hommes, ne soient des Anges qui se sont déguisez. Qui doute que Dieu, absolument parlant, ne puis-

ſe faire que tout ce que je prens pour le Ciel & pour les Etoiles, ne ſoit qu'une pure illuſion? Et cependant pourrois-je me perſuader ſérieuſement, que peut-eſtre il n'y a que moy d'homme au monde qui ait un corps, & que tout le reſte ſont des phantoſmes? Ce ſoupçon ne ſçauroit venir dans l'eſprit d'un homme raiſonnable; & il n'y auroit pas moins de folie de révoquer en doute l'exiſtence réelle du monde viſible, que de nier la verité des premiers principes. Vous avez beau dire que les ſens ſont trompeurs; qu'il peut y avoir abſolument de l'illuſion dans les apparences des

objets ; que nous pouvons nous imaginer des choſes qui ne ſont point : tout ce que vous me ſçauriez dire ſur ce ſujet ne ſera pas capable de m'ébranler le moins du monde. Je ſeray toûjours perſuadé qu'il y a des hommes, & des Etoiles ; & vous me feriez auſſitoſt douter de ma propre exiſtence, que de celle d'un Soleil, ou d'un Monde. La perſuaſion ſecrete & intime dans laquelle nous naiſſons, que Dieu n'agit que tres-conformément à une ſageſſe infinie, ne nous laiſſe pas la liberté de douter que ce qui nous paroiſt un monde, avec une ſuite ſi conſtante & ſi conforme à

elle-mesme, ne soit effectivement un monde.

J'en dis autant à l'égard des animaux. Car lors qu'un Jongleur nous fait voir des marionnettes qui marchent, qui parlent, & qui font des actions semblables aux nostres; nous ne doutons point qu'il ne nous trompe, parce qu'à voir toutes ces actions exterieures, nous sommes d'abord naturellement portez à juger qu'elles se font là de la mesme maniére qu'elles se font en nous-mesmes; & qu'ainsi ce que nous voyons sont de petits hommes. Or faire ainsi ce qui nous peut porter naturellement à juger que des marionnettes

CXVII. Dieu nous tromperoit, si les Bestes n'estoient que de pures machines.

sont des hommes, c'est nous tromper. De mesme, à considérer les Bestes, & leurs actions si semblables aux nôtres, nous jugeons d'abord qu'elles se font dans les Bestes comme en nous-mesmes, avec connoissance & avec sentiment : ainsi, si toutes ces Bestes n'estoient que de pures machines, que pourrions-nous dire de celuy qui nous les presenteroit, & qui les feroit joüer devant nous comme des marionnettes? La bienséance & le respect avec lequel nous devons parler de Dieu, ne nous permet pas de nous arrester long-temps sur cette pensée : mais certainement il

ſemble que ceux qui nous parlent ainſi de machines, nous en propoſent l'auteur comme le plus habile de tous les Jongleurs; puis qu'aprés tout, il n'y a perſonne qui ne s'apperçoive aiſément de la tromperie de ces petits tours de paſſe-paſſe de nos charlatans; au lieu que tous les hommes du monde, en conſiderant de prés les organes des ſens, & les actions qui ſe remarquent dans les Beſtes, ne ſçauroient y trouver aucune difference, ni reconnoiſtre en quoy pourroit conſiſter la tromperie. Il eſt vray qu'à la veüë de toutes ces actions des Beſtes, nous ſommes auſſi quelquefois

portez à leur donner de la raison & de la liberté ; mais cela ne peut pas faire grande impression sur nos esprits, parce que, pour peu de réflexion que nous fassions à considérer que les Bestes agissent toûjours uniformement dans de certaines circonstances, nous jugeons d'abord qu'elles agissent sans l'usage du libre arbitre, & par consequent sans raison. Mais quelque soin que nous prenions de les considérer, nous ne pouvons jamais rien découvrir qui nous fasse reconnoistre que leurs actions se font autrement que celles des nostres, qui se font par le moyen des connoissan-

ces purement ſenſibles, ſans aucune perception intellectuelle ; & voilà la neceſſité qui nous oblige à reconnoiſtre des ames materielles. Quelque difficulté qu'il puiſſe y avoir à former une idée claire & diſtincte de la nature de ces ames, nous ne devons pas heſiter là-deſſus, puiſque nous ſommes perſuadez qu'en une infinité de rencontres, il nous faut reconnoiſtre des choſes, que nous ne pouvons d'ailleurs nous repreſenter clairement. La diviſibilité à l'infini, l'incommenſurabilité des lignes, la nature des aſymptotes, l'union de l'ame ſpirituelle & du corps, ſont

asseûrément des choses qui passent la pluspart des hommes: nous avons bien de la peine à concevoir tout cela; & néanmoins nous sommes certains que cela est. Ainsi, aprés que nous avons fait voir la necessité absoluë, qui nous oblige de reconnoistre quelque chose qui ne soit pas un corps, & qui soit l'ame & le prinpe des operations & des sentimens des Bestes, il ne sert de rien de nous alleguer la difficulté que nous pourrions avoir de comprendre la nature & l'idée de cette ame & de ce principe.

CXVIII. *Réflexion sur l'indu-*

Il ne me reste plus qu'à faire quelque réflexion sur la

la Sagesse infinie, & incomprehensible de Dieu, qui se fait voir dans un ouvrage aussi admirable qu'est la formation des animaux. De quelque biais que l'on considére la maniére dont ils agissent, certainement on ne peut qu'estre ravi d'admiration, en voyant qu'un petit corps puisse estre composé de tant de parties differentes; que ces parties ayent un si grand rapport les unes avec les autres, pour se nourrir, & pour croistre; & que tous ces petits corps soient portez d'une si forte inclination à se conserver, & à se multiplier; qu'ils puissent appercevoir, & estre émûs si

strie de l'ouvrier qui a fait les machines des animaux.

diversement à la presence des objets; en un mot, qu'ils fassent toutes leurs actions avec la mesme conduite que s'ils avoient de la raison: tout cela est prodigieux, de quelque maniére qu'il se fasse. Que ce soit un Automate qui se remuë par ressorts sans aucune connoissance; l'industrie de l'ouvrier qui aura sceû faire une machine si parfaite, en sera infinie; que ce soit une ame qui gouverne cette machine, & qui ayant des connoissances & des sentimens, en fasse mouvoir toutes les parties à propos, suivant le besoin des circonstances; la puissance de Dieu n'en sera pas moins

admirable, puis qu'outre tant de ressorts qui composent cette machine, & qui en disposent tous les membres à faire les mouvemens qui leur sont propres, il aura trouvé le moyen de faire une ame, qui toute materielle qu'elle est, a la faculté de connoître, & d'appercevoir les objets; qu'il aura pû joindre cette ame avec cette machine d'un lien si intime & si indissoluble, que de ces deux parties, je veux dire du corps & de l'ame, il se fait une substance unique & indivisible; enfin, qu'il aura pû remplir toute la terre d'une infinité de diverses sortes d'animaux, qui sont d'une part si

semblables à nous, & si approchans de nostre nature; & d'une autre part si dissemblables, & si infiniment au dessous de nous. Je ne voy rien de plus admirable, & qui nous fasse connoistre plus sensiblement, combien grande doit estre l'industrie de l'ouvrier, qui a pû faire ainsi ces choses; & en mesme temps combien prodigieuse est la stupidité de ces personnes, qui ne conçoivent point que des machines si merveilleuses ne peuvent jamais avoir esté faites que par le soin de quelque souveraine intelligence. Ces gens-là n'ont qu'à *interroger les Bestes*, & à les considérer;

Interrogatio mea, intentio mea, (i. conside-

en les voyant si belles & si admirables, ils concevront clairement ce qu'elles leur répondront en se montrant elles-mesmes : *C'est Dieu qui nous a faits*; & il n'est pas possible que nous soyons de nous-mesmes, ni que le hazard nous ait fait naistre.

ratio) *&* *responsio eorum, species eorum*. i. pulcritudo. *Aug. 10. Conf. c. 6.*

Reconnoissons donc cette souveraine Puissance; & puis que nous ne pouvons pas ignorer ce que les Brutes mesmes semblent nous dire si hautement, que c'est Dieu qui nous a faits; nous devons aussi luy rendre nos respects & nos hommages, le reconnoistre comme nôtre souverain Seigneur, nous confesser ses esclaves & ses

CXIX. *Conclusion de ce Discours.*

créatures, nous soumettre à ses volontez, vivre dans l'observation de ses Loix, & attendre de luy la récompense qu'il ne sçauroit refuser à ceux qui le servent de tout leur cœur. C'est à quoy doit aboutir toute nostre Philosophie; & sans cela, la considération de la Nature est vaine & inutile.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy, données à Saint Germain en Laye le 7. Mars 1672. signées LE NORMANT, & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis à Sebastien Mabre-Cramoisy, Imprimeur de Sa Majesté, & Directeur de l'Imprimerie Royale du Louvre, d'imprimer un Livre intitulé, *Discours de la Connoissance des Bestes, par le* P. PARDIES, & ce durant le temps & espace de dix années: Avec défenses à toutes personnes d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre, sur les peines portées par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre des Imprimeurs & Libraires de Paris, l'onziéme jour de Mars 1672.

Signé, D. THIERRY, Sindic.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS, en la Province de France, permets au P. Ignace Gaſton Pardies, Religieux de la meſme Compagnie, de faire imprimer un Traité qu'il a fait *de la Connoiſſance des Beſtes*, & qui a eſté approuvé de trois Theologiens de noſtre Compagnie. Fait à Paris le 15. Décembre 1671.

JEAN PINETTE.